

Arnaud Théval

L'espace social pris par l'art ou le politique réveillé

Une critique des dispositifs d'enfermements

Arnaud Théval construit son projet artistique sur et dans l'espace social, en élaborant des dispositifs impliquant les personnes travaillant dans les institutions sociales, ou en cours de formation. L'enjeu est la création d'un art du dissensus, inquiétant l'univers des normes, jouant avec leurs codifications et les déplaçant pour des spectateurs de et hors institution. Il en souligne les stéréotypes liés aux représentations collectives afin de déceler les assignations dans lesquelles ces personnes s'enferment ou sont enfermées en réveillant le politique.

C'est notre relation à la démocratie qui est en jeu dans ces institutions publiques, c'est en cela que son rapport à celles-ci dans l'espace de l'art est central pour en dégager ce vers quoi elles tendent parfois : à se refermer sur des dispositifs auto-normant, voire auto-bloquant.

L'œuvre se développe selon une temporalité longue et de manière fragmentaire. D'abord en créant dans ces institutions des espaces de travail devenant l'atelier même de l'artiste. La rencontre s'opère au cœur d'un processus croisant des approches documentaire, anthropologique et philosophique. Cette approche intimiste met en avant des singulari-

tés individuelles ouvrant sur la création d'une œuvre à l'extimité soucieuse du respect de l'autre.

Cette dimension inclusive s'appuie sur une altérité permanente qui fait émerger depuis leurs récits une certaine corporéité au sein de l'institution. Elle engendre des productions tantôt photographiques, tantôt textuelles - une écriture de type narration non-fictionnelle - (discours, conférences, lectures, écrits) révélant les dissensus sous-jacents. Ces conceptions paraissent dans le lieu même de conception puis elles sont mises en récit avec une distance affinant la critique des enfermements lors d'expositions et pour des publications.

Après avoir conçu une œuvre sur la fermeture de vieilles prisons quelques instants après le transfert des détenus *La prison et l'idiot*, suivi d'une immersion de quatre années dans la culture pénitentiaire à l'école nationale d'administration pénitentiaire *Le tigre et le papillon*, Arnaud Théval travaille actuellement dans les nouvelles prisons sur des enjeux d'appropriation et de fabrication de mémoire, en suivant les traces d'émergence du vivant. Dans même temps, il conçoit sur et dans l'univers hospitalier avec *Blanc maquillage*, une œuvre et un dispositif s'incrémentant au fil des ans et des coopérations.

Contributions

L'invention de soi en photographie

Tout l'enjeu du travail d'Arnaud Théval tient dans la volonté de défaire cette servitude, tout en la défaisant habilement, afin de repenser à la fois l'individuation et le commun. Au cours d'un long travail avec les modèles, l'artiste subvertit la construction précédente pour mieux s'investir dans le champ de l'individuation. Autrement dit, il refuse de prendre le risque de localiser à nouveau les corps photographiés dans le partage (commun, consenti) policier des corps, et il se préoccupe de la production de formes d'individuation qui ouvriront par la suite à son travail sur un nouveau commun, sur l'espace public et la subjectivation politique.

Christian Ruby,
philosophe

*

Les figures d'Arnaud Théval

Éducateurs, concierges, intervenants sociaux, grands frères, etc., ils deviendront participants comme les autres. Tous sujets-objets. Le processus créatif n'en est pas moins toujours animé d'une très grande rigueur, ce qui va lui permettre de se dérouler en restant toujours ouvert, irrigué par un souci de remise en jeu et une réelle prise de risques avec les parties prenantes. L'œuvre, polarisée sur les rapports entre l'individu et le groupe, entre les individus dans l'espace public, veut provoquer quelque chose dans son environnement, à charge pour elle de tenter de l'intégrer dans sa logique, quitte à raviver les conflits ou les rapports de force en présence. Le social va réagir. La rencontre induit un effet retour forcément inattendu, qui va littéralement relancer l'œuvre.

Thomas Lemaigre,
économiste et journaliste

Révéler l'usage

Sans doute est-ce quelque peu inhabituel de parler d'usages et d'usagers de l'art. Pourtant, depuis quelques années, on assiste à tous les niveaux de la société à l'émergence d'une nouvelle catégorie de subjectivité politique : celle, éminemment équivoque il faut en convenir, des usagers. Leurs revendications sont désormais incontournables. Que ce soient des associations de riverains, des usagers de services, logements et transports publics, voire des usagers de drogues, ils font valoir des arguments dont le privilège cognitif s'appuie sur la seule expérience de leur usage. Ils contestent la culture de l'expertise qui domine notre société – qui en retour n'hésite pas à les disqualifier comme de simples consommateurs, insoucieux de l'intérêt général – non pas à partir d'une position de contre-expertise, mais à partir de la familiarité acquise par l'usage. Arnaud Théval est l'un des rares artistes à s'être penché dans l'immanence même de sa pratique sur ce phénomène en passe de transformer le rapport triangulaire entre l'individu, le collectif et le pouvoir au sein de la société.

Stephen Wright,
critique et théoricien d'art contemporain

*

L'événement du regard

La force de l'installation est de nous situer – nous, passants, qui les voyons fuir – à la place du pouvoir obscur, qui éclaire sans être lui-même divulgué. Si ces images sont décalées par rapport au contexte qui pourtant leur confère leur sens, par une association d'idées assez spontanée entre représentation et lieu de monstration, on ne peut s'empêcher de les voir comme la figuration d'une réalité saisie spontanément sur le lieu. C'est cette fiction qui les transforme non seulement en éléments interrogatifs mais en indices de perception voire en catalyseurs du lieu : des objets anxieux, en attente d'un geste, d'une décision de notre part quant à leur présence à cet endroit ; quant à la présence de ce lieu à leur endroit. Ici, comme ailleurs, la démarche d'Arnaud Théval consiste à faire confiance à l'image – à sa puissance d'agir et d'inventer le regard en dehors de tout cadre –, à faire confiance à sa capacité de provoquer, là où on la voit, l'avènement, l'événement du regard.

Stephen Wright,
critique et théoricien d'art contemporain

Arnaud Théval
arnaudtheval@orange.fr
www.arnaudtheval.com

CV, sélections

Expositions

- La guerre, la pierre et l'arc-en-ciel (2019) avec Cancan, 308, Maison de l'architecture, Bordeaux
- La cage aux oiseaux (trompe la mort!) (2018), in Palmier, Miroir, Perruche. Centre Photographique Marseille
- L'œilleton inversé, la prison vidée et ses bleus (2017) Musée des Beaux-art d'Agen
- Tenir, caché (2017) Centre Hospitalier Universitaire de Nantes
- What's up photo doc, la Belvilloise 12-15 novembre 2015, Paris
- Le tigre et le papillon, résidence à l'école nationale d'administration pénitentiaire depuis 2014, Agen
- Trait d'Union (2013) Galerie Hors-Champs, Paris
- Au Boulot!? (2012) Un sourire de toi et j'quitte ma mère, Maison des métallos, Paris
- Invisibles (2008-2012) installations sur les quartiers nord de Nantes
- Collection Tréméac (2011), Musée de l'Abbaye Sainte-Croix, Les Sables d'Olonne
- Moi le groupe (2005-2011) Lycées professionnels et entreprises, région Pays de la Loire
- La cloison (2005-2008) Archives départementales de Loire-Atlantique, Nantes
- Photos de classe, (2004-2005) 5 lycées avec le FRAC des Pays de la Loire
- Proximités, (1999-2001) Le Grand Café centre d'art contemporain, Saint-Nazaire
- Autofiction, (2001) galerie Archétype, Bruxelles
- Sous le soleil, (2001-2002) L'Agence, Saint-Herblain
- De père en fils Maison Billaud (2002), Fontenay-Le-Comte
- Art Bruxelles (2001) 19ème foire d'Art Contemporain Bruxelles
- Envisagez-dévisagez Galerie les Urbanistes (2001), Fougères
- Galerie Archétype, Kanal 11 (2000). Bruxelles
- Flottements, (1998) artothèque, Nantes
- Commerce (1999) Bitume Festival international de photographie, Bruxelles

Commandes publiques

- Rubis (2002-2009) Région Bruxelles-Capitale, SLRB, le Foyer Ixellois et Beliris. Bruxelles
- Super Modèles (2009) Collège Cacault, Clisson
- Vestibule (2005-2009) Région Bruxelles-Capitale, SLRB et HBM Saint-Josse-teen-Noode. Bruxelles
- Un pas à deux, (2005) Conseil des Prud'hommes, Ministère de la Justice, Angers

Éditions

- Le tigre et le papillon (2019), éditions Dilecta, Paris.
- La prison et l'idiot (2017), éditions Dilecta
- Tenir, caché (2015), éditions Dilecta
- Invisibles 2007-2013, journal de l'oeuvre (2014) éditions Dilecta
- Moi le groupe, épilogues (2013) éditions Zédélé, Brest.
- Têtes de gondoles (2011) éditions Dilecta
- Invisibles (2010) éditions Zédélé
- Moi le groupe, 2 (2010) éditions Zédélé
- Moi le groupe (2019) éditions Zédélé
- La Cloison, le chantier des archives (2008), éditions Zédélé
- Proximités (2003) co-édition Joca Seria / Le Grand Café, centre d'art contemporain

Articles

- France Culture, le réveil culturel par Tewfik Hakem (2017)
- RFI, Les voix du monde. Rubrique culture par Siegfried Forster (2017)
- Franceinfo télévision, La justice décodée par Dominique Verdeilhan (2017)
- Stradda, Du possible disponible. Quand l'art déplace les lignes (2014)
- Libération, Au boulot !? (2012)
- La Croix (2012)
- Le Monde Diplomatique (2011)
- Revue Urbanisme, numéro 370 (2010)
- Revue Urbanisme, numéro 362 (2008)
- Contemporary, 50 international emerging artist (2006)
- Arttexte, Four perceptive scenarios (2005)
- Le livre et l'art, Plan de composition et simulacre (2004)
- L'oeil, L'homme au risque de l'histoire (2003)

Arnaud Théval
arnaudtheval@orange.fr
www.arnaudtheval.com

CV suite, sélections

Conférences, tables rondes

- «Culture et cultures en prison», Congrès national des visiteurs de prison ANVP (2019), Artigues-près-Bordeaux
- Séminaire «Visible et invisible. L'avènement de la réalité» (2019) Passages, UMR 5319 CNRS, Bordeaux
- Les foules conviées avec les sociologues Cécile Rambourg et Guillaume Brie / Colloque «Ce que la formation fait aux individus», Énap (2018), Agen
- Le tigre et le papillon in Les prisons françaises, École nationale de la Magistrature (2018), Bordeaux
- Un délicat dissensus in Première rencontre nationale Culture : Art/Travail au Musée des Arts et Métiers (2017), Paris
- L'art d'être en résidence au sein de l'administration pénitentiaire in Culture, art et prison, Musée nationale d'histoire de l'immigration (2017), Paris
- De l'art d'inquiéter les normes, Assises Culture, Soins, Patrimoine au Centre Hospitalier Charles Perrens (2017), Bordeaux
- L'art peut-il revisiter l'univers de la norme à l'hôpital ? Institut de formation en soins infirmiers (2017) CHU de Nantes
- L'art en prison. Université Bordeaux Montaigne au Musée d'Aquitaine (2016), Bordeaux
- L'hôpital comme milieu. Séminaire au laboratoire de recherche LAT'CH (2016), ensap de Lille
- Being urban, laboratoire pour l'art dans la ville. L'Iselp (2015), Bruxelles
- Activer l'espace public politique. Des gestes artistiques révélateurs de dissensus (2015), U.P 1 Panthéon Sorbonne
- Culture et démocratie ? questionner les évidences (2014), Bruxelles
- Émergences. Les rencontres européennes culture et éducation (6) 2014, Festival d'Aix-en-Provence
- Colloque art et justice, Sciences com, AFS, Ministère de la Culture (2014) Nantes
- Les arts visuels et le monde du soin, Pôle Culture et Santé en Aquitaine (2013) FRAC Aquitaine
- La résidence d'artiste en milieu scolaire et éducatif (2013). Enfance, Art et Langage, IFÉ, ÉCP, IUFM, Lyon II et III
- Jeunesse, art et éducation, médiateur culturel en île-de-france avec Arcadi. La Villette (2012), Paris
- Observatoire des politiques culturelles / à Nantes / Master 2 Direction de projets culturels (2012), Grenoble
- Biennales Internationales du spectacle (2012), Nantes
- Committee of the Regions, European Union_ présentation de l'œuvre Rubis (2011) Bruxelles
- Séminaire national « Photographie : vers d'autres frontières ? » (2011) Arles
- Filmer le travail, Colloque Images du travail, travail des images (2009), Poitiers
- Rubis (je peux là contre) (2009) Grande conférence de rentrée de l'ISELP, Bruxelles
- La place de la photographie dans l'éducation artistique (2009), HCEAC, Palais de l'Institut, Paris
- Artistes et/ou pédagogues (2008) UMR Education et Politiques. Université Lyon 2
- L'art dans l'espace public (2008) Université Paris 1 Panthéon Sorbonne

Le Réveil culturel par [Tewfik Hakem](#)

Du lundi au vendredi de 6h05 à 6h25



Arnaud Théval : "Je voulais photographier la prison telle qu'elle est avec sa violence radicale et sa poésie qui submerge de partout"

21/11/2017

PODCAST EXPORTER



Entretien avec l'artiste Arnaud Théval autour d'une exposition qui nous plonge dans l'univers carcéral, du côté de la prison vidée de ses occupants et du côté des étudiants de l'école nationale d'administration pénitentiaire, futurs surveillants de prisons, à Agen.



"La course aux dragons" (2017), 103 cm x 153 cm, photographie encadrée, sous verre. · Crédits : ©Arnaud Théval

Mardi exposition dans le Réveil culturel, avec :

Arnaud Théval, artiste, pour *L'œilleton inversé, la prison vidée et ses bleus*, jusqu'au 30 novembre 2017 au musée d'Agen, église des Jacobins et la parution de *La prison & l'idiot* aux éditions Dialecta.

La démarche d'Arnaud Théval vise à "pouvoir agiter l'espace social, réveiller le politique et produire des dispositifs artistiques dans lesquels les individus jouent leur rôle de sujet, puissent prendre la parole avec lui pour poser des questions et inquiéter ce réel." Il questionne l'enfermement à travers ses photographies dont le projet d'exposition à Agen forme un diptyque : il photographie les prisons vidées de ses occupants, les traces et la mémoire du lieu puis suit la formation des étudiants de l'école nationale d'administration pénitentiaire, les futurs surveillants de prison de demain, et scrute l'imaginaire qui les travaille durant cette préparation qui n'est pas dénuée d'appréhension et de peur.

“ L'exposition combine deux moments de mon projet artistique : le moment où j'ai pu rentrer dans les maisons d'arrêt le lendemain même du moment où on a transféré les détenus dans les nouvelles prisons, l'endroit était donc vide... Et le moment où j'ai suivi les bleus, il s'agissait d'aller sur le terrain de la formation des surveillants et de voir comment ils sont incorporés dans cette administration, comment leur imaginaire est travaillé depuis l'école nationale de l'administration pénitentiaire. J'amène le spectateur à suivre un parcours qui mêle des horizons différents notamment celui des prisons du 19ème siècle fermées depuis peu, ces prisons vétustes que nous avons au cœur des villes près des Palais de justice. J'étais absorbé par cette nécessité d'aller photographier ces lieux le lendemain du transfert des détenus, tout est ouvert, on voit la prison telle qu'elle est avec sa violence radicale et sa poésie qui submerge de partout. J'y suis allé pour chercher une mémoire de ce lieu-là. Puis dans un second temps j'ai été sur le terrain de ceux qui organisent la prison pour confronter ces traces à leur propre mémoire.

lien pour l'écoute :

<https://www.franceculture.fr/emissions/le-reveil-culturel/arnaud-theval-je-voulais-photographier-la-prison-telle-quelle-est-avec-sa-violence-radicale-et-sa>

FRANCE

[Partager 401](#) [Twitter](#) [G+ Partager](#) [in Partager](#)

Réagir

PHOTOGRAPHIE | QUESTIONS SOCIALES | EXPOSITION | FRANCE

Prisons: «L'œilleton inversé» ou le «choc carcéral» des surveillants

Par Siegfried Forster

Publié le 21-11-2017 • Modifié le 21-11-2017 à 11:02



Arnaud Théval : « Incorporation n°2 », tirage photo format 100x100 cm, présenté dans l'exposition « L'œilleton inversé, la prison vidée et ses bleus ».

Arnaud Théval

Pas de prisonnier sans surveillant. Une phrase simple. Une réalité complexe. « L'œilleton inversé » est la première grande exposition dédiée à l'image des surveillants. Un projet innovateur, d'égal à égal, initié et réalisé par le photographe artiste Arnaud Théval, à partir d'une résidence artistique de plusieurs années au cœur de la grande École nationale d'administration pénitentiaire (Enap) à Agen, dans le sud de la France. Des images rares et des impressions uniques, présentées jusqu'au 30 novembre au musée des beaux-arts d'Agen, à l'Église des Jacobins, ancienne prison, pour faire sortir les images de leur prison.

« La porte franchie, dans ma tête tout se bascule... les mains moites, la boule au ventre. Ai-je pris la bonne décision ? Je crois que je vais me prendre une claque avec cette histoire de "choc carcéral". » Des peurs, des appréhensions, des ressentiments... Tout cela surgit quand l'élève surveillante Tiphaine met pour la première fois son uniforme, le bleu.

lien pour l'écoute :

<http://m.rfi.fr/culture/20171121-prisons-oeilleton-inverse-arnaud-theval-choc-carceral-surveillants-agen-enap>

CHRISTIAN RUBY*

Art de l'interruption

En interférant dans le statu quo social, l'artiste contemporain invente des dispositifs ouverts d'où peuvent surgir des formes de savoirs collectives.

L'artiste contemporain d'art contemporain a-t-il encore le dessein d'en imposer à chacun lorsqu'il œuvre dans les lieux publics? Ni l'ancienne idée de création, ni le moderne avant-gardisme ne semblent plus exercer sur lui de séduction. Il ne rêve plus à une transmission calculable avec choc artistique sensible, prise de conscience et mobilisation politique.

Suspendre le statu quo

Un tel déplacement s'observe chez l'artiste photographe Arnaud Théval¹. Il travaille presque exclusivement dans les lieux publics et sur l'espace public. Il questionne les frottements et hiérarchies entre les groupes sociaux, les stéréotypes des uns sur les autres et les modes d'enfermement employés par les uns à l'encontre des autres. Ainsi en va-t-il de ses œuvres portant sur les prisons, les hôpitaux, les rapports de l'individu à la communauté.

Il choisit d'investir les rapports constitutifs des institutions. Il s'immisce tant du côté de ceux qui ont été rejetés dans l'invisibilité – prisonniers, habitants relégués, malades réduits au silence, professionnels dévalorisés, etc. – que du côté de ceux qui relèguent, maintiennent, soignent, dévalorisent. Cette double démarche au sein du rapport social implique la mise en question du sens habituel du commun et du visible qui l'accompagne. En interrogeant le statu quo, il devient possible de produire quelque chose d'autre. Simultanément, il recuse l'idée d'avoir à forcer le spectateur à voir quelque chose dont il n'aurait pas conscience. Il ne s'agit pas de l'aider à mieux voir un invu.

Ni créer, ni transformer, ni remédier

Ainsi apparaît-il que des artistes plasticiens contemporains, plus que créer *ex nihilo*, guider le peuple ou se réapproprier le quotidien, s'exercent à se déprendre des évidences sensibles empêchant de transformer les rapports sociaux et le rapport de l'humain avec lui-même. Ils écartent le présupposé consistant à croire que le visible est unique, mais plus ou moins bien abordé. Ainsi dit-on que le prisonnier, le SDF sont prisonniers ou SDF! Que le gardien de prison ou l'infirmière sont tels!

Il suffirait de se pencher sur eux pour les révéler et leur apporter la conscience de leur situation.

Pas du tout, répondent ces artistes! Saisissons le rapport social qui les constitue. Ecartons la compassion pour la souffrance et la révérence à la domination. Point de morale. Elle entraîne à mécomprendre la condition du visible et les effets de la police du regard. La morale ne modifie ni les statuts, ni les rapports qui les fabriquent. Changeons plutôt les dispositifs artistiques, en passant de la concentration sur des œuvres et des lieux à une approche des potentiels activateurs des rapports sociaux dans les lieux publics! Ils s'insinuent donc dans des parcours de citoyennes et de citoyens, d'habitantes et d'habitants en travaillant avec eux les modalités esthétiques.

Les processus conduisent moins à des objets grandioses et coûteux à contempler qu'à des dynamiques parfois minuscules et des compositions de trajectoires aux prises avec des/les « participants » dans lesquelles s'investir. Ils ne cessent de souligner, par exemple, qu'il n'est pas de prisonnier ou de SDF en soi (pas plus que de Roms, d'enfants, d'adultes, de spectateurs...). Tant que l'on se contente de vouloir remédier simplement à une mauvaise vue – sur la prison, le SDF, les stéréotypes, les écoles... –, on persiste à isoler les uns des autres. C'est de cela qu'il faut s'écarter, en n'agissant plus *pour* (quelqu'un, un groupe), mais *avec* chacun. La question n'est pas : « Tu es prisonnier/SDF/..., je le regrette et tu dois le regretter! » Elle est d'agir afin de s'émanciper du discours de la prison sur le prisonnier, de l'hôpital sur le malade... et de



Christian Ruby, docteur en philosophie, philosophe, formateur en médiation culturelle à Paris. Derniers ouvrages parus : *Spectateur et politique*. *D'une conception crépusculaire à une conception affirmative de la culture?*, La Lettre volée, Bruxelles, 2014 ; *L'Archipel des spectateurs*, Editions Nessy, Besançon, 2012 ; *La Figure du spectateur*, Armand Colin, Paris, 2012. christianruby.net





"Vestibule, l'invention d'un lieu collectif", sérigraphie sur tôle émaillée d'Arnaud Théval, Bruxelles, 2009.

© ARNAUD THÉVAL

rendre compte du refus par les personnes impliquées de la « servitude volontaire » par laquelle elles se coulent soit dans une identité substantielle de prisonnier/SDF/..., soit dans celle de gardien et de personnels encadrants.

La saisie d'un écart

S'agissant bien d'un art implicatif ou d'un art d'interférences, insistant sur l'invention de dispositifs ouverts dans lesquels peuvent surgir des formes de savoirs de nature proprement collective, quelques-uns des participants s'emparent même de ces pratiques artistiques afin d'entreprendre une subjectivation. Dans le processus à l'oeuvre, chacun est appelé à réinscrire la politique dans la police du visible.

S'il est donc vrai que, dans les lieux publics, les arts ne changent sans doute pas l'ordre du monde,

car ce n'est pas à leur portée, ils irriguent toutefois les existences et le sensible d'une autre manière. La signification politique de ce positionnement est bien explicitée dans les propos du philosophe Jacques Rancière. Ce dernier souligne comment œuvrer peut impliquer une mise en confrontation de chacun à soi, à son histoire, à ses propres narrations, favorisant des écarts avec les assignations aux modes de perception dominants d'une communauté à mettre en question.

Le commun départagé

Face à la spectatrice et au spectateur, ces travaux n'ont plus à charge de provoquer des effets. Ils leur apprennent qu'il est vain d'opposer les ténèbres et la lumière. Comprendons qu'il convient de lutter sans cesse contre soi-même afin de contrarier le visible ou de prendre sa part au processus de visibilité. →

Il y a toujours un ordre du visible à instabiliser en le bousculant afin de le dénouer et de modifier la visibilité.

→ Il n'est nul besoin dans ce dessein que l'art s'affiche politique. Il est d'abord politique s'il est art, s'il déplace le sensible et inquiète le commun, s'il vise un autre commun, celui d'un sensible devenu politique, qui brise ce qui se présente comme unique et homogène, fondé en nature, lié à une identité ou à une origine.

Rancière y insiste judicieusement. Pour que le commun devienne politique, il faut que la politique consiste à mettre en commun ce qui justement ne l'était pas (encore)². L'art fait toucher du doigt le fait que le commun ne fabrique du lien qu'en fabriquant du partage entre les humains, les activités, les œuvres. Et la politique intrinsèque à l'art est une affaire de reconfiguration du partage des places et des temps, de la parole et du silence, de la confrontation à l'autre.

En somme, il n'est plus nécessaire que l'artiste rende visible l'invisible, en croyant en une hypothétique transparence future. Une fois l'opération conduite à son terme, le travail de l'artiste serait donc achevé. Ce qui n'est pas le cas. Une voie autre s'offre à lui. Celle de ne pas hésiter à penser qu'il n'y a rien à résorber définitivement. Néanmoins, il y a toujours un ordre du visible à instabiliser en le bousculant afin de le dénouer et de modifier la visibilité. Surtout dans les lieux institutionnels et publics.

On voit donc bien se construire aujourd'hui de nouvelles perspectives par lesquelles l'art insiste dans notre société, en ne se résolvant pas à se dissoudre dans ce que Julien Gracq appelait l'étalonnage monétaire instantané de toute activité humaine³, et en résistant à l'esthétisation. Encore l'artiste a-t-il aussi à se méfier de ce qu'on lui demande en forme de remède aux maux du temps, ou de travail social. ● CHRISTIAN RUBY

1. Voir *Invisibles 2007-2013, journal de l'œuvre*, Dilecta, Paris, 2014 ; *Moi le groupe, épilogues*, Zédélé, Brest, 2013. Site : www.arnaudtheval.com/biographie-arnaud-theval.php

2. Jacques Rancière, *Le Partage du sensible*, La Fabrique, Paris, 2000 ; *La Méésentente*, Galilée, Paris, 1995.

3. Julien Gracq, « Revenir à Breton », in *Le Monde* du 16 février 1996.

"Proximités",
tirage
numérique
d'Arnaud
Théval, Saint-
Nazaire, 2011.



Saint-Herblain

L'art au cœur des rapports sociaux

Nous voici confrontés à un ensemble de cinq installations réalisées dans la ville de Saint-Herblain : l'artiste Arnaud Théval élabore des dispositifs dont la visibilité est faible mais l'impact fort, tant par la portée des compétences propres à l'art que par la manière dont l'art peut interroger le fonctionnement des lieux publics. **Christian Ruby**, philosophe, l'a rencontré.

Il faut d'abord imaginer une situation banale, quoique injustifiable, qui se reproduit dans de nombreuses villes : les affres d'officiers municipaux face aux "gens du voyage", avec ce que cela suppose d'inquiétude des édiles, de rumeurs urbaines et de peur de la réaction des habitants, du moins tant que nul ne se donne la peine de faire de la pédagogie civique. Transportons-nous alors dans un parc urbain et conjuguons ces données. Cela donne en fin de compte un tas de sable posé par les services municipaux à l'entrée d'un parc pour empêcher les gens du voyage d'y pénétrer avec leurs caravanes. Et ce tas de sable qui condamne l'accès au parc l'interdit, de fait, à tous. Ce geste paradoxal est symptomatique du rapport de la ville à l'occupation des lieux urbains, rapport chevillé notamment au néo-hygiénisme d'une idéologie sécuritaire en plein essor.

Dans un premier temps, l'artiste s'est photographié en flagrant délit de transgression de cette barrière improvisée, montrant avec ironie comment les citoyens devaient désormais s'y prendre pour accéder à cet espace commun, instaurant ainsi un va-et-vient entre le tas de sable et sa représentation. Ensuite, à côté de ce monticule qui obstrue l'accès à ce parc, il a planté un grand panneau de signalétique urbaine (200 x 160 cm) sur lequel est collé le tirage numérique de la photo sur support adhésif. Aucun cartel n'explique le fait qu'il s'agit d'une œuvre artistique. Face à cette mise en abyme de l'objet par son image, l'amateur d'art risque cependant de connaître un moment d'hésitation : le tas de terre auquel renvoie le titre ressemble à s'y méprendre à une sculpture informe installée par quelque adepte d'*arte povera*...

Compte tenu du temps nécessaire à la réalisation de l'œuvre, le tas de terre avait été enlevé et remplacé par de gros cailloux lorsqu'elle a été terminée. L'artiste a alors dû demander à la Ville de le remettre en place afin de valider son installation et recréer l'histoire du lieu.

Voici comment Arnaud Théval commente son œuvre : "Quand je reprends des formes spécifiques à l'univers urbain, je les positionne dans des espaces et dans une durée qui vont contrecarrer une lecture de type annonce publicitaire... ou un événement artistico-culturel à vocation politique. D'autant qu'à aucun moment il n'est question de doter l'installation d'un texte explicatif. Celui qui passe à proximité se trouve dans la capacité de lire



D.R.

cette image chaque jour, ou jamais..." Et l'artiste de poursuivre : "J'aime à croire que celui qui voit se pose aussi la question de ce qu'il voit et pourquoi il voit ça ici. Doit-il pour autant comprendre quelque chose de très précis ? Non. Il s'agit plutôt de proposer par la mise en place d'une photo un champ ouvert à la critique, à l'échange politique, ou plus simplement à une réception sensible : être face à une photo, *ici*".

Dans le cas de cette installation, l'interrogation porte sur les contraintes et les codes qui régulent, favorisent ou entravent la circulation dans les lieux publics. Comme l'analyse Stephen Wright dans un article consacré à l'artiste : "La préoccupation d'Arnaud Théval vise précisément un espace qui n'est pas préoccupé – au sens strict du terme – par l'art. [...] Il perturbe insidieusement la perception passive – la consommation." | **Christian Ruby**



Médiagraphie :

<http://www.arnaudtheval.com/index.htm>
<http://www.arnaudtheval.com/contrib.htm%23wright>

Arnaud Théval : cinq ans avec « les invisibles »

Le plasticien nantais a impliqué les habitants des quartiers nord dans la construction de son œuvre. Il vient de publier un livre qui témoigne de sa démarche.

Entretien

Arnaud Théval, artiste plasticien.

Comment le projet Invisibles est-il né ?

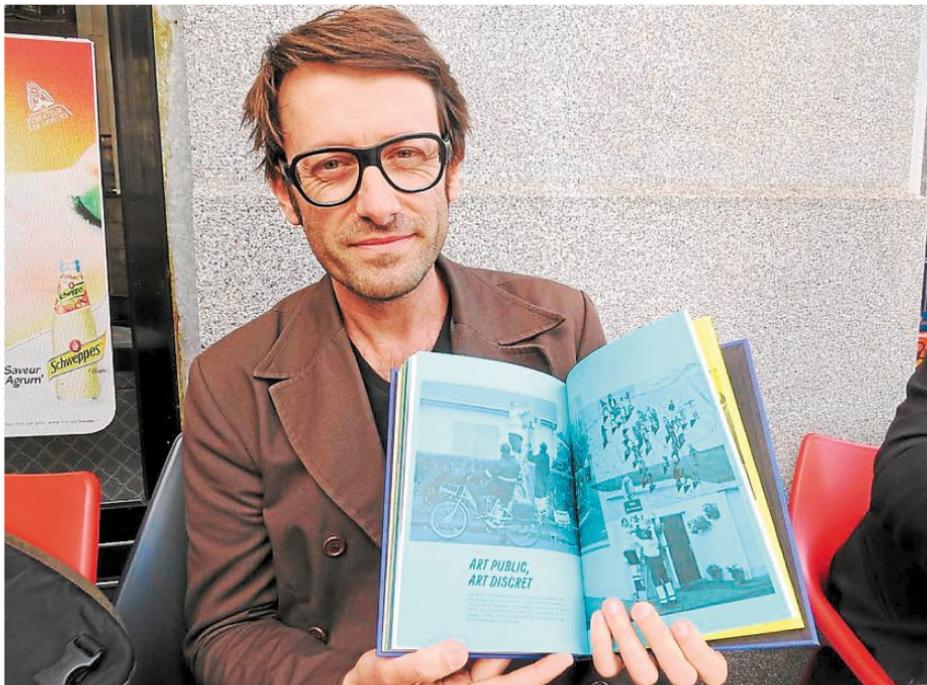
Sylvain Martini, de l'Eclectic Léo-La-grange, qui s'occupe de projets de jeunes, m'a proposé un projet de création artistique sur les quartiers nord. La question était posée de l'égalité territoriale par rapport aux projets d'art contemporain. Lesquels, en préjugé, ne seraient pas adaptés pour ces populations des quartiers populaires. Les animations portant plutôt sur des ateliers rap ou cinéma Mcdo.

J'ai personnellement répondu au projet, en voulant interroger les stéréotypes et les clichés qu'on porte volontiers sur ces habitants, ces invisibles. C'était une action dans la durée, je suis resté cinq ans.

Comment avez-vous agi dans le temps ? Avec quelles méthodes ?

La proposition n'étant pas prémâchée, la première année m'a servi à travailler sur le projet. J'ai cherché à construire un réseau qui soit constitutif de l'œuvre, par la rencontre. C'est elle qui me nourrit. Je suis entré en contact avec tout type d'usagers, les habitants, les techniciens, les associations...

Je ne me pose pas là comme un animateur d'un atelier participatif, mais comme un artiste propriétaire de mon œuvre. Cependant, l'enjeu, c'est d'y impliquer les gens. Alors, au lieu d'atteindre un petit groupe d'individus, la création s'étend sur l'ensemble du territoire. Les gens ne sont pas consommateurs, mais deviennent acteurs dans la construction de l'œuvre. Il y a, à la fois, une dimension sociale et un enjeu politique.



Arnaud Théval propose un outil de réflexion sur les politiques culturelles dans les quartiers populaires.

Quelle production est sortie des invisibles ?

Durant la période d'immersion, j'ai travaillé avec la parole des habitants. J'ai multiplié les interviews, et j'ai réalisé près de 13 000 photographies sympathiques. Je les ai diffusées sur les réseaux sociaux, qui fonctionnent très bien aussi dans ces quartiers.

Puis, nous avons enchaîné avec les avatars. Les acteurs se sont construits des personnages fictifs, à partir de leurs propres codes. Ils ont créé des masques et des habits, comme une seconde peau, pour

sortir des stéréotypes attachés au quartier. Photographiés, ces avatars ont été inscrits dans l'espace public. Elles sont sous forme d'affiches dans divers lieux publics. Elles ont aussi donné lieu à des œuvres de petites tailles, lesquelles ont été accrochées sous les plaques des rues existantes. Pour s'approprier mieux l'œuvre, les avatars ont posé les supports avec moi. Des tee-shirts ont été imprimés, des vidéos réalisées.

Enfin, nous avons procédé à un vernissage et distribué un livre-objet qui reprenait les créations. 300 per-

sonnes sont venues le chercher.

Justement, un livre vous en sortez un...

Invisibles 2007-2013 est un journal de l'œuvre. Sous la forme d'un récit, il pose les enjeux de l'art dans une forme qui questionne nos clichés nos réductions. Il peut être un outil de réflexion pour nos politiques culturelles. On le trouvera en mai dans les librairies.

Site Internet. www.arnaudtheval.com

Le Musé

Six classes
du musée. [



Dans l'amphithéâtre, les enfants déclament « le

« Au musée, fait couic, couter un cahier boum ! Derr dame de l'acment à une... des écoles Émile-Péhan cèdent à la tri et déclament musée ». Ils se animaux du livre, imagine fois les visites des listes d'ok

« Nous les d'explorateur un principe d sont emparé aimait par imaginé sa vi indique Hervé ressources vil

Urgenci

Centre hospit SOS médecin Cabinet médi
lundi au vendi
jours fériés de
piscine Glorie
Nouvelles cli

ART. Les habitants des quartiers nord sous l'œil complice de l'artiste d'Arnaud Théval

Ils ont tous été « avatarisés »

A SAVOIR

Rencontre avec l'artiste

Tous les habitants sont conviés le samedi 13 à 15 h, médiathèque Luce-Courville.

Les quartiers

Les installations « Invisible (s) » et leurs avatars respectifs ont envahi les quartiers du Bout des Landes, la Boissière, le Bout des Pavavés, Santos Dumont, René Cassin. Parmi eux, La Mano, la salle de musculation de l'association culturelle des Musulmans de Nantes, le collège Stendhal...

L'enjeu

L'enjeu central pour ce projet est de « faire émerger en images des individus rendus absents des représentations à force d'une captation symboliquement inépuisable de l'imagerie banlieue ». Il entre dans le cadre de la création de proximité initiée par la ville de Nantes. 15 000 € ont été alloués sur 4 ans. Ce projet passe par la phase d'une série de création d'avatars, en impliquant des personnes rencontrées sur le quartier. Il s'agit de proposer à ceux qui le souhaitent de construire un personnage fictif.

L'ouvrage

C'est un bel objet avec les 250 photos des avatars des habitants des quartiers nord. « Invisibles » (éditions Zédélé) est disponible en librairie (ou via son site : www.arnaudtheval.com) Avec un texte de Christian Ruby, philosophe. Un second livre d'artiste à partir de l'ensemble de la documentation sur le processus est prévu.

Une autre œuvre

L'ÉclésiC-Léo Lagrange, qui a initié « Invisible (s) », poursuit son travail sur l'art contemporain en accueillant l'exposition FRAGments éClésiCtiques jusqu'au 25 novembre à la Mano. Elle comprend une œuvre de Philippe Jacq, Bike's Gallery, un rappel des travaux d'Arnaud Théval sur le quartier Nord.



De gauche à droite Taïbi, 39 ans (agent technique), Mehdi, 20 ans (étudiant et danseur), Arnaud Théval (artiste) et Louisa (habitante active) devant l'un des « avatars ».

Arnaud Théval, a photographié puis réinventé l'image de 256 habitants des quartiers nord.

C'est un étonnant et remarquable projet artistique intitulé « Invisible (s) » étalé sur quatre années (2008-2012) dans les quartiers nord de Nantes. L'artiste a pour nom Arnaud Théval et son œuvre se traduit aujourd'hui par 256 portraits d'habitants, issus de tous les milieux, de toutes les générations. Au détail près qu'il en a fait des « avatars ». Entendez par ce mot qu'il a réalisé un masque

fictif, basé sur les codes vestimentaires du sujet, photographié en pied. Une série d'images - plus grandes que nature - ont été installées dans des lieux publics (lire ci-contre) et font l'objet d'un

« Ça nous a réunis les uns les autres et ça a changé l'image du quartier »

ouvrage. « On reconnaît tout le monde », sourit Louisa, maman de quatre enfants, qui a joué le jeu et convaincu nombre de ses amis. « Grâce aux gestes de la personne et

à son masque, on les identifie. Aujourd'hui, tout le monde veut être « avatarisé ». Selon Arnaud Théval, le créateur, qui réalise des projets urbains depuis une décennie, « les avatars font questionner. Le masque est en lien avec ce que j'ai pu voir de la personne au moment de la rencontre. On est dans un dispositif artistique, pas socioculturel. Sur les murs, ce n'est pas une simple déposition, l'œuvre s'inscrit dans le lieu et avec les gens qui y travaillent. Le quartier est difforme, élastique, on interroge aussi le cloisonnement ». Mehdi, danseur dans Alliance

Crew, originaire de Beaulieu répète justement ici. « J'ai joué un rôle comme dans le hip-hop », confie-t-il, « avec une posture très cassée ». « Ce n'est pas courant de poser pour des photos », dit encore Louisa. « Arnaud est quelqu'un de simple, il a tendance à aller vers les autres. On a rigolé parce qu'au départ, des jeunes pensaient qu'il s'agissait de photos pour des journaux de mode (!). Ce projet nous a réunis les uns les autres et a permis de valoriser les gens. Ça a changé l'image du quartier ». ■

Stéphane Pajot

stephane.pajot@presse-ocean.com

ILS FONT PARTIE DU PROJET



Sami, boxeur, 21 ans

Il s'entraîne au Nantes Nord Boxing Club (NNBC). Sami, 21 ans, est l'un des 256 « avatars » et en est ravi. « On fait partie d'une œuvre artistique. C'est une belle histoire de s'interpréter soi-même à travers l'œil d'un artiste. C'était la première fois que je rencontrais l'art contemporain. On n'a pas l'habitude. Le courant est bien passé avec Arnaud, il est venu à l'entraînement ».



Sylvain Martini, coordinateur

Sylvain Martini est celui qui a eu la lumineuse idée d'inviter Arnaud Théval. Il officie à L'ÉclésiC Léo-Lagrange au sein de La Mano, centre culturel, dans les quartiers nord de Nantes. « Nous cherchons à faire le lien avec des pratiques de l'art contemporain. Il n'y a pas de caution sociale, juste une démarche artistique. C'est ce qui s'est passé avec les installations d'Arnaud ».

Un art qui invente un lieu

Un programme d'intégration d'œuvres d'art contemporain (le 101 %) dans les logements sociaux de la Région Bruxelles-Capitale propose à des artistes d'intervenir *in situ* pour créer une œuvre spécifique. Mais surtout, il facilite l'interaction entre ville, architecture, artiste et habitants. Le travail de l'artiste nantais Arnaud Théval consiste en une installation concertée avec l'architecte et l'urbaniste, permettant de remanier les lieux et de transformer un espace abandonné en un "vestibule" urbain. Rendons-nous à la Cité Saint-François à Saint-Josse-ten-Noode. Par Christian Ruby, philosophe.

L'installation de l'artiste n'a pas été imposée au lieu. Elle a été conçue en même temps que l'aménagement de la cour et de la rue. L'architecte souhaitait mettre en place des colonnes dessinant un chemin courbe, pour rompre avec la verticalité de l'immeuble, empêcher les voitures de se garer, donner accès aux immeubles et faciliter les relations entre les habitants. Le travail de l'artiste s'inscrit dans ce mouvement : la collaboration a permis d'inventer un nouveau lieu collectif, d'autant que jusqu'alors il était impossible de s'approprier cet espace.

Lieu abandonné, en quelque sorte, il fallait le transformer en un espace fréquentable. Et ne pas dissocier le travail des uns et des autres. La concertation a porté ses fruits. De son côté, l'artiste a travaillé en plusieurs temps. Il a d'abord organisé de nombreuses rencontres avec les groupes d'habitants acteurs du lieu. Il importait en effet, dans le cadre de sa démarche, que les habitants participent activement à la mise en forme de leur perception de l'espace. Procédant par le médium de la photographie, Arnaud Théval a produit un travail documentaire avec les habitants, les associations de quartier, les partenaires sociaux. Les photos témoignent immédiatement du côtoiement de nombreuses cultures différentes. Réaliser ces photos, produire des images à partir desquelles discuter, a changé la perception du lieu par chacun. Les photos, d'ailleurs, ont été rendues aux personnes qui y apparaissaient, multipliant les échanges entre les uns et les autres. Elles ont de surcroît incité quelques-uns à réaliser une vidéo sur le quartier. Chacun se donne ainsi les moyens de manifester son occupation des lieux, de témoigner de sa capacité, tout en n'étant pas le seul à s'y manifester.

L'artiste a ensuite mis en œuvre un travail de photo-montage grâce auquel il représente la multiplicité

des approches du lieu. Les collages ou les compositions de scène neutralisent les personnes visibles, de telle sorte que ces images fonctionnent plutôt comme des blasons ou des supports de réflexion. Les scènes de départ ont été ensuite modifiées : des poses caricaturales de violence urbaine muées en danse urbaine, la femme de ménage déplacée sur un socle, une scène sculpturale est proposée à l'aide de vélos superposés, un tag qui par ailleurs représente le code postal du lieu est mis en évidence comme pour l'officialiser.

Enfin, ces images sont sérigraphiées en couleur sur tôle émaillée, au format 50 x 50 cm, et installées dans le lieu de façon à modifier la lecture de celui-ci. Elles rendent visibles et présents les groupes qui vivent dans ces immeubles. Elles créent un lieu de rencontre, une sorte de vestibule devant eux. L'installation insiste sur ces actions d'appropriation du lieu puisqu'elle



Arnaud Théval

met en tension la limite entre le privé et le public, la rue et l'immeuble, la vie sociale globale et la vie locale, la ville et le quartier.

Le format et la couleur des sérigraphies renvoient à la forme du *post-it*, suggérant qu'il y a quelque chose ici dont il conviendrait de se souvenir. Chaque photo-montage contient en creux une faille (un blanc) renvoyant à une interrogation portant sur l'usage des espaces communs ou sur les relations humaines liées à la situation sociale. Les images insistent sur le fait que de tels lieux peuvent être pris en charge et transformés en espaces de rencontre, que leur usage doit aussi demeurer lié à une négociation permanente entre les différentes personnes qui habitent le quartier.

Enfin, l'artiste a fait distribuer ces mêmes images sous forme de magnets à apposer sur son réfrigérateur ou toute autre surface, afin de rappeler à l'intérieur ce qui se déroule à l'extérieur. | Christian Ruby

MAGAZINE D'INFORMATION

**Arnaud THEVAL, Vestibule. L'invention d'un lieu collectif (2009).
St-Josse-ten Noode (Bruxelles)**

Belgique / Belgium (Bruxelles / Brussels)



© art-public

Photo : 1 2 3 4 5

L'œuvre comprend la création de 12 pièces de 50 cm x 50 cm en tôle émaillée. Chaque pièce représente de façon un peu énigmatique des groupes de la cité (jeunes, personnes âgées, personnel du service d'entretien...). Ces images ont été conçues sur la base de photomontages, mises en oeuvre dans le cadre d'ateliers avec les habitants. Les personnages, dans leur attitude ou de leur mouvement, témoignent de l'identité des différentes catégories sociales représentées.

Il y a dans ces images des zones masquées, des espaces blancs, que l'on peut reconstituer mentalement mais dont l'interprétation reste néanmoins ouverte. Sur un panneau le chiffre le 12-10 (1210) est une référence au code postal de Saint-Josse-ten-Noode, une façon de désigner ce quartier. Un autre panneau évoque un personnel du service de l'entretien: le balai à la main, pontifiant comme sur un piédestal. Sur d'autres panneaux encore, des groupes de jeunes ou des personnes âgées, dans des situations concrètes vécues, qui ont été mimées et photographiées.

Ces panneaux ont été placés sur des colonnades préalablement

La première phase quadriennale du programme de commandes publiques de la SLRB (Société des Logements Sociaux de la Région Bruxelloise) s'est achevée en 2009.

Ce programme de commandes publiques a pour but de solliciter l'intervention d'artistes pour la création d'œuvres d'art dans l'habitat social lequel forme un cadre et une expérience de travail spécifique. Il pose ainsi comme exigence préalable pour les artistes invités de devoir se confronter au lieu et entretenir un dialogue avec les habitants.

Pour consulter ce dossier, visiter le site:

► <http://www.art-public.com>

MAGAZINE D'INFORMATION

Arnaud THEVAL, *Rubis, je peux là contre ?* (2009). Le Foyer Ixellois

Belgique / Belgium (Bruxelles / Brussels)



© art-public

Photo : 1 [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

"Ce passage abrité constitue un lieu anxigène ou invisible c'est selon les personnes. Il ne possède aucune qualité invitant à y faire une pause, c'est un grand couloir ouvert utilisé pour passer d'un côté ou de l'autre de la rue. Pendant la journée, ce passage est très sombre et peut générer une vague inquiétude. Vu de l'intérieur, le paysage urbain se découpe en une suite de grands plans, un rythme visuel qui est donné par les ouvertures entre les colonnes. En contre-jour et de l'intérieur la traversée physique de celui-ci donne une impression de grand travelling cinématographique. Cette rue avant la rue est un lieu privé donnant sur la voie publique, cet entre-deux est sans doute une des problématiques qui en fait un lieu sans usage ni qualité. Néanmoins, pendant la nuit, ce passage devient un point attractif visuellement, puisque très fortement éclairé par un néon central. Cette lecture du lieu, oscillant entre une obscurité « inquiétante » le jour et une lumière repère la nuit, en fait un espace paradoxale dont la clé semble être l'expérience sensible des uns et des autres. Ces lectures individuelles sont en liaisons avec l'histoire du quartier plus ou moins déformé par le média de la rumeur ou le sentiment

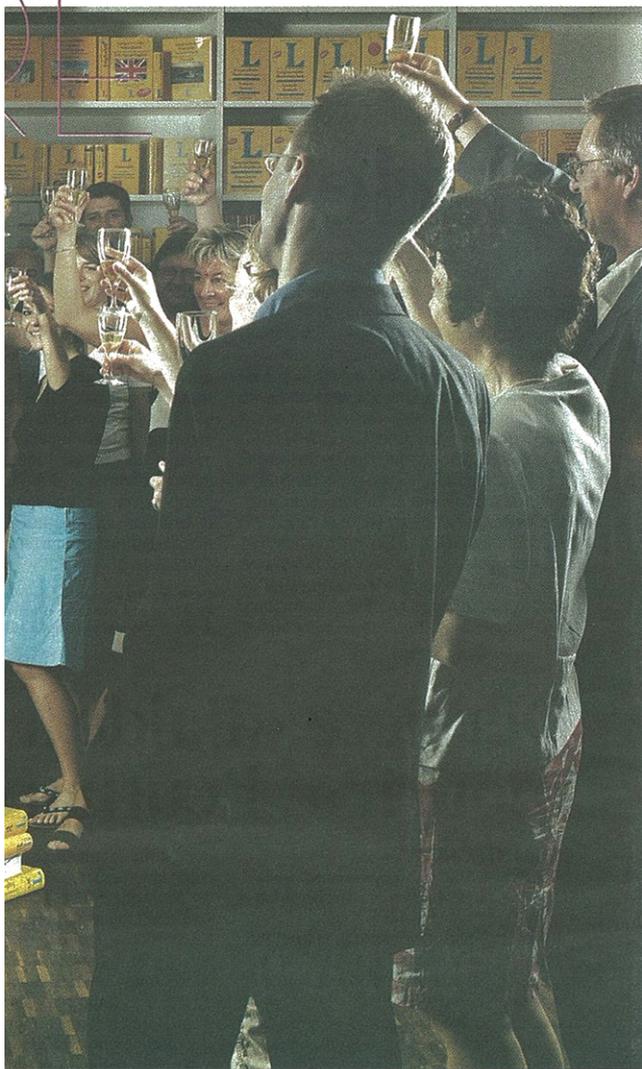
La première phase quadriennale du programme de commandes publiques de la SLRB (Société des Logements Sociaux de la Région Bruxelloise) s'est achevée en 2009.

Ce programme de commandes publiques a pour but de solliciter l'intervention d'artistes pour la création d'œuvres d'art dans l'habitat social lequel forme un cadre et une expérience de travail spécifique. Il pose ainsi comme exigence préalable pour les artistes invités de devoir se confronter au lieu et entretenir un dialogue avec les habitants.

Pour consulter ce dossier, visiter le site:

► <http://www.art-public.com>

LIBÉRATION VENDREDI 23 MARS 2012



ss Work». PHOTO TERE RECARENS

LIBÉRATION VENDREDI 23 MARS 2012



Les Jeunes, série *Sous la peau*, lycée Renoir, Chateaubriant (2007) d'Arnaud Théval. A. THÉVAL



Les Allongé(e)s 79, Marie, agent d'entretien, Graulhet, (2007) d'Alain Bernardini. A. BERNARDINI

nétiers

t la question du beau boulot français.

u boulot!?) imaginée par t, directrice de l'association i et j'quitte ma mère, qui est es pour l'accès à la culture ble une quinzaine d'artistes. france au travail qui est plus lle et prend de nouvelles

**pend l'activité
er des employés
l'inactivité, de jeux,
s entreprises.**

zanisatrice, il s'agit d'aller stoires, dans le sens du tra-lynamique optimiste. Et, à l'on confond le salaire et le «des passages entre l'art, le che».

sentées par des plasticiens,

vidéastes, graphistes, photographes multi- plient les démarches et les points de vue, donnant à chaque fois des informations sur les travailleurs ou n'adoptant qu'une attitude artistique. Alain Bernardini suspend l'acti- vité laborieuse et fait poser des employés dans des situations de pauses, d'inactivité, de jeux, d'interdits dans leurs propres entre- prises. S'amuse. La série de photographies *Copier/coller* le représente lui, et lui seul, du- pliqué comme s'il y avait plusieurs ouvriers. Combien de temps met le spectateur pour décrypter son identité?

DÉCALÉE. Une question qui entraîne celle, plus large, du regard porté sur les tra- vailleurs. Jean-Luc Moulène expose des *Objets de grève*, réalisés par des ouvriers en grève depuis les années 80. La plasticienne et performeuse espagnole Tere Recarens s'offre une médaille du travail en s'octroyant le prix «Miss Work», juchée sur des diction- naires de traduction dans les bureaux d'un

éditeur allemand. Santé! Arnaud Théval s'attache à la jeunesse dans sa série *Moi le groupe* réalisée de 2005 à 2011 avec des jeunes en formation professionnelle. L'une des photog- raphies expose des jeunes lycéens qui pos- ent avec leurs objets fétiches tatoués sur le corps. Plus patrimonial, Serge Lhermitte si- gne une œuvre «muséale» décalée. Il a transformé les fiches de paie de toute une vie en un linoléum, sorte de tapis rouge qui conduit majestueusement à un tableau où pose la propriétaire des documents.

MONOLOGUES. Tout un programme de spectacles vient mettre en perspective l'exposition. Le Théâtre du Pôle Nord pré- sente *O mon pays*, deux monologues de soli- tude, celui de Sandrine en CDI (dont on dit grand bien) et celui de Chacal en CDD. La Nef-Manufacture d'utopies revient sur la lutte des 170 ouvriers de la Manufacture des tabacs de Pantin avec son théâtre d'objets. Et le compositeur bourlingueur, mémoire sonore du monde du travail, Nicolas Frize invite à un laboratoire festif: *Etre sujets dans son travail*. ◆

AU BOULOT!?

Dans le cadre de «Be(au) Boulot!» à la Maison des métallos, 94, rue Jean-Pierre Timbaud (75011). Jusqu'au 22 avril. Rens.: 01 48 05 88 27. Catalogue *Au boulot!?* éd. du Sourire de toi, 80 pp., 20 euros.

À ENTENDRE

Nicolas Frize, compositeur formé par Pierre Schaeffer puis assistant de John Cage, est aussi un «écouteur public». Il a à son actif plus de 140 œuvres orchestrales. En 1975, il crée **Les musiques de la boulangère**, une association qui promeut et diffuse la musique dans les lieux de la vie quotidienne et du tra- vail. Depuis 1978, il constitue des mémoires sonores du monde du travail et mène des recherches sur l'environnement, le bruit et l'audition. A la Maison des métallos, il convie amateurs, professionnels et public à un **laboratoire festif**. Les soirées alternent des séquences musi- cales, des extraits de film, des

À DÉBATTRE

«Le corps a ses raisons que le travail ignore» et une table ronde réunissent, demain soir à la Ferme du Buisson, tous les participants de «**Travail que vaille!**» Marie Pezé a convié Jean Aurox, ancien ministre du

ENQUÊTE À l'initiative d'enseignants, d'artistes ou via l'opération nationale « Des clics et des classes », les élèves sont sollicités pour réinventer leur photo de classe

Des clichés chahutés par l'art

Passage obligé devant l'objectif d'un photographe, la photo de classe est aussi parfois détournée à des fins pédagogiques et artistiques. Depuis huit ans notamment, l'opération nationale « Des clics et des classes », orchestrée par le réseau Scéren (CNDP-CRDP) avec le concours du ministère de l'éducation nationale, de la jeunesse et de la vie associative, vise à sensibiliser les élèves – de la maternelle à l'enseignement supérieur – à la photographie contemporaine. Accompagnés par un photographe ou par un plasticien au long de plusieurs ateliers-rencontres, les jeunes sont incités à réinventer le traditionnel cliché scolaire. « Associer des photographes à cette démarche permet aux élèves de mieux appréhender les particularités de leur environnement scolaire sous l'angle de la création artistique, peut-on lire sur le site du Centre national de documentation pédagogique (CNDP). Il s'agit d'une expérience innovante ainsi que d'une véritable opportunité pour eux de tisser des liens avec un photographe et de mieux comprendre les enjeux et paramètres du portrait en photographie. »

L'été dernier, les Rencontres de la photographie d'Arles permettaient aux festivaliers de découvrir une sélection de ces œuvres révélant la grande créativité de ces ateliers pédagogiques (1). Têtes dépassant derrière une haie ou bras en croix en file indienne dans la cour, assis sur des chaises retournées ou affalés dans des canapés, déguisés ou habillés en dé-



Manifeste Bleu, travail d'Arnaud Théval avec les élèves du lycée Bertin à Saumur (Maine-et-Loire).

gradé de couleurs... Les photos affichées sur le site Internet du lycée Jacques-Prévert de Pont-Audemer (Eure) (2) montrent que les élèves qui participèrent au projet, avec le concours de huit artistes, contribuèrent à secouer les stéréotypes. « Plus ou moins ludique, plus ou moins spectaculaire, chaque photographe arrivait avec sa propre démarche, expliquent

Christian Tangre et Françoise Bartlet, respectivement professeurs d'arts

cette initiative passionnante, menée en 2006 en partenariat avec le Fonds

« Incités par ce qu'ils voient sur Internet, certains relèvent le défi de s'infiltrer sur les photos des autres classes ! »

plastiques et d'anglais, membres de l'équipe enseignante à l'origine de

régional d'art contemporain et le Pôle Image Haute-Normandie. Certains

élèves ont découvert la photographie et ses enjeux. Même si nous n'avons pas eu les moyens de renouveler l'expérience, dorénavant le jour de la photo de classe, certains groupes proposent de s'approprier la mise en scène. Cela stimule leur créativité et révèle souvent la cohésion de certaines classes. Incités aussi par les mises en scène de soi vues sur Internet, certains relèvent le défi de s'infiltrer clandestinement sur les photos de groupe des autres classes ! »

La question de la représentation par ce type de prise de vue est au cœur du projet artistique d'Arnaud Théval (3) qui travaille, lui, depuis plusieurs années avec des lycées d'enseignement général et professionnel de la région Pays de la Loire. « Je propose aux élèves un protocole autour de la déconstruction de ces piliers fondamentaux de la photo de classe que sont les questions de l'autorité, de la mémoire, de l'affinité, de la négociation et de la place de l'élève au sein de l'institution. En amenant aussi à saisir les enjeux politiques de cette représentation. » À la différence des clichés classiques, vite rangés dans les tiroirs, ceux-ci font l'objet de publications et d'installations dans l'espace scolaire, invitant les élèves à assumer publiquement leur image, et le lycée comme les enseignants à en garder la mémoire.

ARMELLE CANITROT

(1) www.cndp.fr/ecrituresdelumiere
(2) www.lycees.ac-rouen.fr/prevet
(3) www.arnaudtheval.com

VU DE SÉOUL

Des albums très recherchés par les agences matrimoniales

Dans une Corée du Sud obsédée par l'éducation, les photos de classe sont rangées dans des albums qui font plusieurs centaines de pages.

SÉOUL

De notre correspondant

« C'est lors de ma photo de classe que je me suis maquillée pour la première fois !

Une amie avait insisté, et j'avais mis un peu de rouge à lèvres », se souvient, amusée et nostalgique, Yoon Mi-woo, 52 ans, fonctionnaire. Comme tous ses compatriotes sud-coréens, Mi-woo conserve précieusement ses albums de photos scolaires. « Quand j'étais écolière, on prenait juste une photo de toute la classe. La génération de mes enfants, c'est bien différent : leurs albums sont de plus en plus épais, de plus en plus luxueux », remarque cette mère

de deux garçons de 18 et 22 ans. L'album du petit dernier lui a coûté 80 €.

Le fort confucianisme qui imprègne toujours la société coréenne accorde une importance considérable à l'éducation. Les enfants restent en classe jusque tard dans la nuit, et leurs albums de photos scolaires sont un écho de cet engouement hors du commun. Sur des centaines de pages, papier glacé et en couleur, les écoles se mettent en valeur. Leurs albums contiennent des milliers de clichés d'écopiers, photographiés séparément, puis avec leur classe. Sont ajoutées les photos des professeurs et d'autres prises lors des sorties, pique-niques à la montagne et voyages scolaires.

Parmi les rangées impeccables de lycéens en uniforme, les sourires sont rares. « La dernière année du lycée est vraiment dure, rappelle Ji-hee, 33 ans. On prépare l'examen d'entrée à l'université. La pression est terrible, on ne fait que travailler. C'est l'année où on prend toutes du poids. » Sur la photo,

Ji-hee flotte dans son uniforme, aux épaulettes trop larges. Elle sourit : « Ma mère m'avait pris le plus grand, parce qu'elle pensait que de toute façon, j'allais grossir... » Yun-hee a participé activement à la conception de l'album de son lycée : « On a créé un comité

Dans un pays où les réseaux d'anciens élèves jouent un rôle capital, ces recueils sont devenus des outils essentiels.

avec les autres délégués de classe. On a choisi les photos, c'était très arête. » Dans les légendes ajoutées aux clichés, son groupe a discrètement glissé les surnoms peu reluisants des profs les moins populaires. « C'est codé, ils ne peuvent pas comprendre », s'esclaffe-t-elle.

Codé ou pas, chacun se doit d'acheter son album de classe. « Mon fils affirme que c'est indispensable et je le comprends », affirme Mi-woo. En fin de volume sont en effet indiquées les coordonnées de tous les élèves et professeurs, avec adresse et numéro de téléphone. Dans un pays où les réseaux d'anciens élèves jouent un rôle capital, ces recueils se révèlent des outils essentiels à la réussite d'une carrière. Même si certains en font un usage plus léger : « Mon fils s'en sert pour dénicher les contacts des filles qui lui plaisent, confie Mi-woo. Son album, il l'a beaucoup feuilleté ! »

Le fils de Mi-woo n'est pas le seul à avoir compris l'intérêt de ces photos de classe : les agences matrimoniales aussi, qui se démenent pour s'en emparer. Plus l'établissement est réputé et plus l'album sera recherché. Dans une Corée du Sud où nombre de mariages sont arrangés, les agences de rencontres sont puissantes : « Juste après mon diplôme,

j'ai commencé à recevoir de nombreux coups de fil de ces entremetteurs – et toutes mes amies aussi », raconte Lee Ji-young, diplômée de l'université féminine d'Ewha, la plus prestigieuse du pays. « Même si je répondais que j'avais déjà un petit ami, on me proposait des rencontres. C'est évident que ces agences obtiennent nos numéros grâce aux albums de photos de classe. Les coups de fil ont cessé lorsque j'ai atteint la trentaine. »

Mais la perspective d'être fiché n'inquiète pas les étudiants. « Ces photos, c'est à la fois un souvenir de jeunesse et une bonne occasion de se faire belle. Et puis on ne sait jamais qui pourra nous contacter, témoigne Kim, diplômée d'une autre université féminine. Les filles s'achètent donc des robes chères, se font coiffer et maquiller dans un salon luxueux. Ces photos, c'est un vrai concours de beauté : chacune se prend pour Miss Corée. »

FRÉDÉRIC OJARDIAS

Au Frac, Arnaud Théval révisé la photo de classe

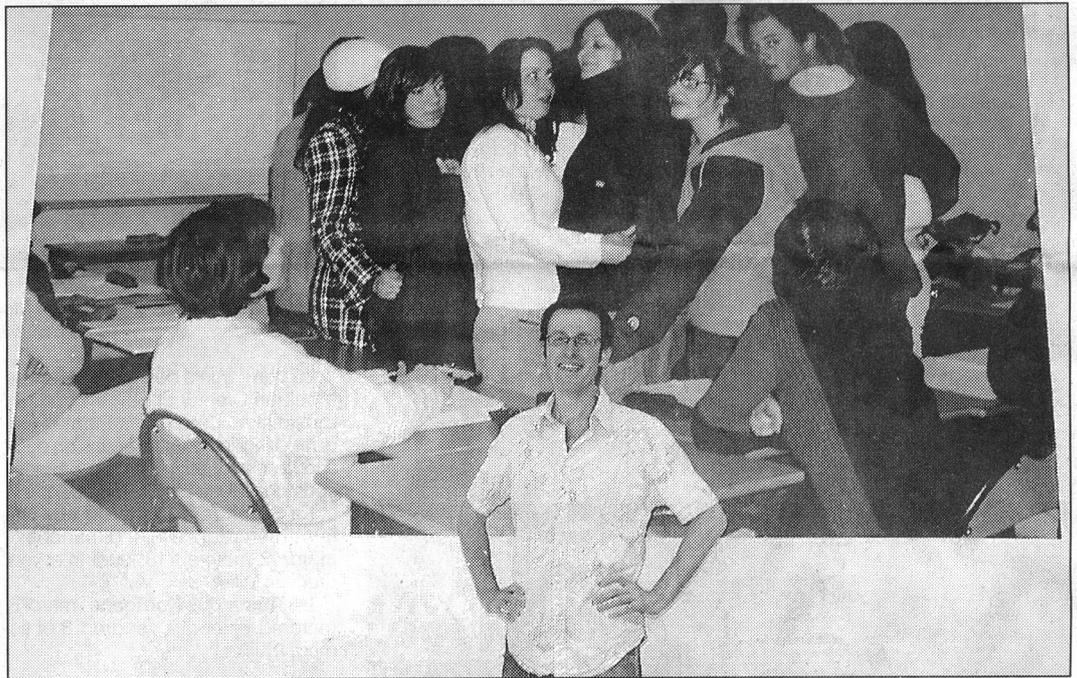
L'art de l'insubordination scolaire

Pour ce 52^e « Instantané », l'exposition que présente actuellement le Nantais Arnaud Théval, singulière radiographie du milieu scolaire, est le fruit d'une collaboration entre le Fonds régional d'art contemporain, la Direction des affaires culturelles et le Rectorat des Pays de la Loire.

Le plasticien nantais a l'habitude de se glisser dans des institutions imposantes pour y opérer des perturbations qui dévoilent leur fonctionnement profond. On se souvient de son intervention au palais de justice de Nantes en octobre 2003, dans lequel des corps aveugles révélaient les aspérités de la ville.

Photo de classe

Cette fois, c'est au sein de la communauté scolaire que Théval s'est immiscé. Il s'est ici ingénié à prendre des photos d'élèves dans un cadre inhabituel, posant du coup la question du droit à l'image et des codes qui régissent l'école. Il fait ainsi apparaître les lignes de résistance et les marques de l'autorité symbolique. Dans le bureau du proviseur adjoint du lycée Douanier-Rousseau, à Laval (Mayenne), l'occupation des élèves révèle des stratégies d'affinités autant que des lignes de tensions. A Angers, c'est un autre pied de nez qui est fait à la caméra : les élèves, comme à l'assaut du bureau du proviseur, tournent ostensiblement le dos à l'objectif.



Arnaud Théval s'amuse à orchestrer savamment des troubles au sein de l'institution scolaire.

Il ne s'agit pas pour Théval de saper le fonctionnement hiérarchique qui organise l'espace éducatif, mais plutôt de « révéler, par d'infimes tremblements, le jeu des pouvoirs et des protocoles ». Ainsi, dans le prestigieux lycée Guit'hau, il propose aux élèves de choisir eux-mêmes l'espace dans lequel ils aimeraient être photographiés. Le

résultat rompt radicalement avec le cadre traditionnel de la photo de classe. Le cliché, clair-obscur underground, pousse l'impertinence jusqu'à se substituer dans le CDI au portrait du maire et ministre éponyme, Gabriel Guist'hau.

Théval dissémine habilement des incitations dissidentes tout en restant fidèle à la maxime de Cocteau ;

il sait jusqu'où ne pas aller trop loin. Et son regard, aussi affûté soit-il, reste empreint d'une déférente bienveillance.

Instantané 52 : Arnaud Théval, jusqu'au 3 juillet, au Frac des Pays de la Loire, la Fleuriaye, Carquefou. Tél. 02 28 01 50 00. www.frac-despaysdelaloire.com

A Rabelais, les « bleus » sortent des ateliers

Quatorze lycéens ont participé à la création artistique du photographe Arnaud Théval sur le thème de la double identité, scolaire et professionnelle. Lever de rideau sur ce travail en résidence atypique.



La photo en trompe-l'œil, saisissante de réalisme, réalisée par Arnaud Théval et les 14 élèves du projet, s'affiche en 2m40 sur 3m10 à l'entrée du collège, rue de Grissais. A droite, des élèves en chair et en os, sortent de l'établissement.

L'académie des Pays de la Loire a lancé en novembre dernier le projet « Moi le groupe ». Cinq classes de filières et de lycées professionnels différents (un par département) ont suivi l'aventure. Vendredi dernier, artiste, élèves et professeurs du lycée Rabelais ont dévoilé le résultat de ces quatre mois d'étroite collaboration. Mener une réflexion sur l'identité doublée d'une approche sur la création artistique est un projet audacieux, voire un challenge quand il s'adresse à des adolescents acteurs de ce projet. Un défi relevé par le photographe nantais Arnaud Théval, Mylène Joubert (professeur de lettres et responsable du projet) et

surtout les 14 élèves en première année de bac professionnel section « maintenance » de Rabelais.

Le monde du travail

« L'objectif est de promouvoir la culture en mettant les jeunes en contact avec un artiste qui a un projet de création. C'est aussi un dispositif ludique pour faire comprendre aux élèves qu'une œuvre se construit et se travaille par couches successives », précise Mylène Joubert. Arnaud Théval a abordé avec les lycéens le thème de la double identité, thème qui prend tout son sens auprès de ces jeunes

en apprentissage, à la frontière entre le monde scolaire et le monde du travail effectuant seize semaines de stages en entreprises pendant leur scolarité. Le photographe a travaillé sur l'image et sur l'instant, notamment le changement de vêtement dans les vestiaires avec l'enfilage du « bleu » et des chaussures de sécurité, moment clé symbolique de passage d'une identité à une autre. « C'est une réflexion sur la relation qu'entretient l'élève avec son identité en devenant et sur son regard sur sa propre image. Le bleu c'est le monde du travail et le signe tangible de leur identité personnelle est représenté par leurs bas-

kets qu'ils tiennent à la main », explique l'artiste. Il en résulte un Memory sur ordinateur avec les portraits des jeunes pendant leur changement d'identité, une vidéo où les jeunes passent d'un rituel à quelque chose de plus chorégraphié, et surtout une photo de 2,40 m sur 3,10 m d'un réalisme saisissant des jeunes en « bleu » à la sortie d'un atelier, chaussures à la main et regards perdus au loin. L'image a fait parler d'elle dès son accrochage rue de Grissais vendredi dernier, à la sortie de l'établissement : « j'en connais deux », « c'est quoi, c'est super impressionnant », « c'est marrant le coup des chaussures à la main ».

Arnaud Théval : des deux côtés de « la cloison »

La cloison, construite pendant les travaux du bâtiment des archives, a inspiré le plasticien. Suivi de chantier, à travers une série de photos.

Entre 2005 et mai 2008, le bâtiment des archives départementales de Loire-Atlantique s'est agrandi, bougeant de l'intérieur. Le chantier s'est imposé au cœur d'un site qui n'a jamais cessé de fonctionner, bousculant la moindre habitude de vie, déplaçant les espaces de travail des uns et des autres.

La cohabitation avec le bruit et la poussière a nécessité la construction d'une cloison, séparant le monde du bâtiment de celui des archives pendant toute la durée des travaux. Dans un souci de mémoire, le service culturel du Conseil général avait proposé au plasticien Arnaud Théval de réaliser un suivi de chantier, à travers une série de photographies, retraçant pas à pas la transformation des lieux. Mais l'intérêt de l'artiste, va se tourner vers l'existence de cette séparation, et la relation que chaque acteur entretient, avec un environnement de travail en pleine mutation. « La cloison » devient le cœur de son projet.

Une cloison de 64 images

Arnaud Théval viendra toutes les semaines, chaque mardi, pendant trois ans, de part et d'autre de ce mur éphémère. Le protocole sera



simple et immuable. Il photographie de dos, les personnes des archives et celles du chantier regardant leur contexte de travail évoluer, ou en train de se construire. L'artiste se faufile dans les moindres recoins de l'institution, prend le temps de négocier chaque image, les met en scène. La tension des corps nous fait part d'une émotion liée à la situation, le moindre détail détient sa part de l'histoire.

Arnaud Théval a construit une cloison de 64 images, qui traverse l'espace de la salle d'exposition des archives départementales. Le temps du chantier laisse apparaître, de chaque côté du mur, deux univers, deux imaginaires parallèles. Un CD-rom interactif, et consultable sur internet, nous propose la lecture du projet dans son intégralité.

Un livre a été édité, il est le rapport à la mémoire de cette histoire.

« La cloison le chantier des archives 2005-2008 » questionne, à travers les textes d'Emmanuel Hermange (historien et critique d'art) et de Jean-Yves Petiteau (ethnologue) la représentation des corps à travers l'histoire de l'art, et met en lumière le travail des archivistes.

Exposition jusqu'au 1^{er} août, entrée libre, Archives départementales de Loire-Atlantique, 6, rue Bouillé à Nantes, tél.02 51 72 93 20, ouverts lundi mercredi, jeudi et vendredi de 9 h à 17 h, le mardi de 13 h 30 à 19 h ou 17 h en période de vacances scolaires. www.lacloisonlechantier-desarchives.com, arnaud.theval@free.fr, www.arnaudtheval.com

expositions

WIK-LESITE.FR/NANTES

LA CLOISON/LE CHANTIER DES ARCHIVES 2005-2008

Archives départementales de Loire-Atlantique, Nantes.
jusqu'au 1^{er} août, tjl de 9h à 17h (sf mardi, samedi, dimanche)

6 rue de Bouillé, Nantes. entrée libre. Rens. 02 51 72 93 20. www.culture.cg44.fr

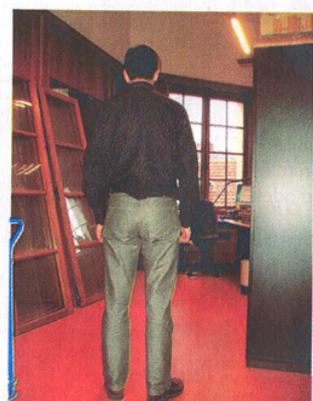
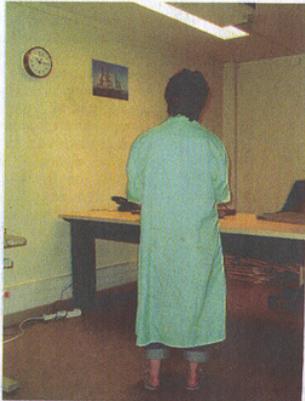
Dos à dos, images en chantier



Pendant trois ans, Arnaud Théval a suivi le chantier des archives départementales. Chantier compliqué, puisqu'il fallait que, pendant tout le temps des travaux, les archives puissent continuer à fonctionner. Une cloison a donc été "montée" séparant, au moins symboliquement, les espaces fonctionnels des espaces de construction. S'appuyant sur cette dichotomie, Arnaud Théval a rencontré tous les acteurs du lieu (ouvriers et personnels) et leur a proposé un protocole photographique singulier : poser de dos, observant leur espace de travail. Loin d'un constat documentaire classique (genre suivi de chantier), les images prennent une force, une densité impressionnante.

Présentées sur une longue cloison dans le nouvel espace d'exposition du nouveau bâtiment, avec d'un côté les ouvriers du chantier, de l'autre les personnels des archives, elles offrent aux visiteurs une confrontation étrange, mêlant des pistes de lectures sociales, politiques, esthétiques (...) d'un espace en pleine mutation, où se juxtaposent déconstruction, pertes de repère, de sens, d'identité, déménagement, construction... Le parti pris de mise en scène de tous ses personnages de dos, dont on ne construit l'identité qu'au travers d'indices vestimentaires, de gestes ou d'objets, et l'impossibilité de lire leur sentiments, leurs expressions, provoquent chez le visiteur d'étranges transferts. // Christophe Cesbron

issu de l'histoire



Les photos qui accompagnent ce dossier sont extraites de *La Cloison. Le chantier des archives, 2005-2008* d'Arnaud Théval (Zédélé éditions, Brest, 2008).

Les travaux d'Arnaud Théval, parmi lesquels *La Cloison, Moi le groupe ou encore Invisibles*, tous récemment publiés chez Zédélé, questionnent la relation entre l'individu

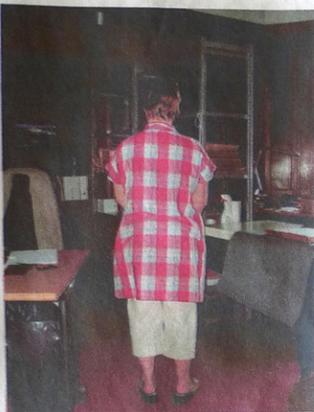
MONNAIE, MÉDIAS... LA CHINE AVANCE SES PIONS - pages 20 et 21

LE MONDE diplomatique

JOURNALISTES POUR MOTEURS DE RECHERCHE
PAR IGNACIO RAMONET

Supplément mutualité

LE MONDE diplomatique - MARS 2011 - I



Le modèle mutualiste au défi de l'Europe

« Je demande à chacun d'entre vous d'examiner toutes les options possibles, de n'écartier d'emblée aucune solution, y compris celle de l'assurance, pour des a priori idéologiques »,

a déclaré le président français Nicolas Sarkozy lors d'un colloque sur la dépendance, le 8 février dernier. En évinçant ainsi la Sécurité sociale au profit de financements commerciaux

privés, le chef de l'Etat s'inscrit dans le mouvement européen de marchandisation de la protection sociale. Pourtant, l'histoire a montré la pertinence et le savoir-faire des mécanismes

de secours solidaires, en particulier du mouvement mutualiste. Né il y a presque deux cents ans, celui-ci repose sur les valeurs de démocratie et de proximité avec les adhérents.

Enjeux d'une sécurité sociale universelle

Arnaud Théval rend hommage aux hommes et aux femmes des Chantiers

Arnaud Théval est photographe plasticien. Il a entrepris de représenter le collectif humain des chantiers.

Un projet du service d'art contemporain qui a été dévoilé vendredi aux Chantiers de l'Atlantique et au Grand café. Quand le drap tendu sur le mur tombe, on découvre des hommes et des femmes qui marchent, certains viennent vers le spectateur, d'autres s'éloignent. Ils sont sur un fond abstrait, blanc. Ils ne forment pas une foule massive, pas non plus des gens isolés, un entre les deux indéfinissable où on ne saurait dire si chacun connaît ou ignore celui qu'il côtoie ou qu'il croise.

Une description sociologique
On y voit des ouvriers, des cols blancs, des employés de bureau, des hommes et des femmes... au total, cent trente personnes, sans que, pour autant, Arnaud Théval ait voulu faire une description sociologique.

Le photographe a demandé à des gens qui travaillent aux Chantiers de marcher et les a pris dans cette action simple «*qui donne des images plus libres*», dit-il.

Des images qu'il a ensuite dé-tourées, assemblées et organisées puis mises en perspective à sa guise, par un procédé informatique, pour arriver

à ce panneau mural visible au grand café et dans six lieux de passage habituel des chantiers.

Les Chantiers associés
Ces panneaux muraux ont été dévoilés hier matin aux Chantiers en présence du maire et des représentants de la direction des Chantiers. Le vernissage au Grand café a eu lieu le même soir. «*C'est la première fois que les Chantiers s'associent à un projet de réaffirmation artistique de la ville*», a souligné avec satisfaction Marie-Odile Boullé, adjointe chargée de la culture.

Est-ce parce que le projet visait à concrétiser l'image des travailleurs des Chantiers ? De ce point de vue, la création d'Arnaud Théval est assez dérangeante. Pas de nature à recréer une image mythique, ce qui pourrait être une tentation au moment où la collectivité des travailleurs des bateaux s'éclate en une multiplicité d'intérimaires et d'employés en sous-traitance. D'ailleurs Arnaud Théval ré-écuse toute interprétation sociale de son travail et s'il le veut politique, c'est au sens grec.

Autrement, il traduit les liens qui unissent les individus de la cité.

Variations sur le thème
Au Grand café, Arnaud Théval développe son interrogation sur les groupes à travers d'autres variations d'images.



Arnaud Théval, a présenté sa fresque aux Chantiers, en compagnie de Joël Batteux, Marie-Odile Boullé et Philippe Bouquet-Nadaud, le DRH des Chantiers.

Des projections de petits groupes où on retrouve les mêmes personnes plusieurs fois, de dos ou de face et des images des anciens des Chantiers projetées en séquences, ou on ne croise aucun regard. On entre avec ses images

dans un monde à la fois quotidien et dérangeant, qui à la présence et l'étrangeté d'un rêve pas très réjouissant. On peut le découvrir Grand café. Il est prévu également une visite des œuvres dans les chantiers le samedi 24 fé-

vrier, départ en car à 16 h du grand café. Les personnes intéressées doivent réserver par téléphone, le nombre de places étant limité.

C.B.
Exposition d'Arnaud Théval au Grand café. Tél. : 02 40 22 37 66.

Chantiers : un autre regard

QUEST-FRANCE

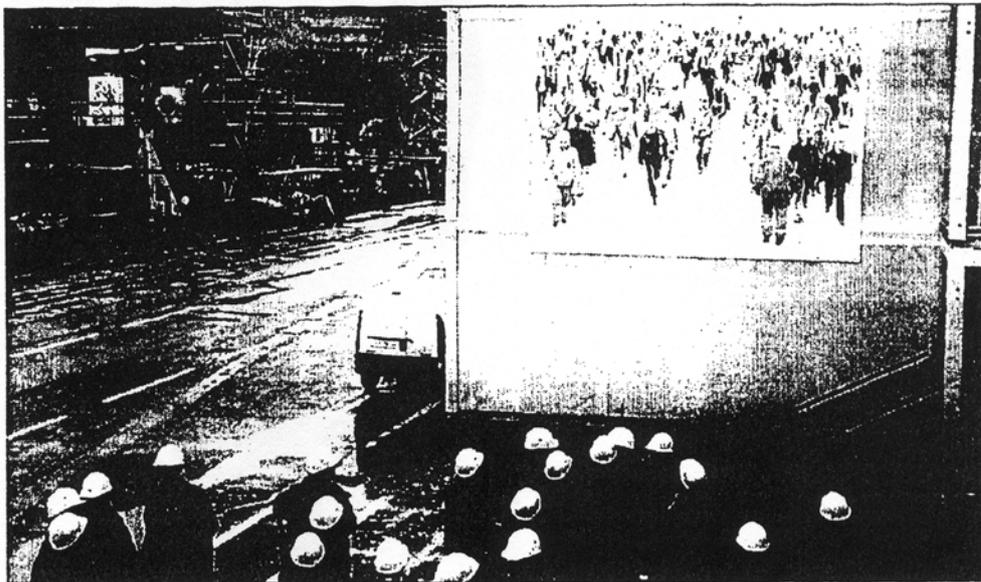
Jusqu'au 11 mars, le photographe Arnaud Théval expose au Grand Café. A travers une centaine de portraits « reconstruits » de gens des Chantiers de l'Atlantique, « Proximités » fait écho à quelques traits essentiels de la réalité nazairienne.

Bas les casques ! Arnaud Théval n'a pas seulement demandé à une centaine d'ouvriers des Chantiers de montrer leur face cachée. Il a aussi souhaité qu'ils laissent tomber (très provisoirement !) le boulot et les collègues. Et les voilà qui apparaissent soudain dans leur fragile solitude. Cette maculée et souliers de cuir pesants, l'œil vague ou rieur racontent leur fatigue mieux qu'un interrogatoire.

Le photographe nantais a passé un mois avec son 24x36 et son escabeau dans l'enceinte des Chantiers de l'Atlantique. Tôlerie 2000 ou atelier 180 tonnes, aire de pré-montage et bords, bureaux d'études ou chemin des vestiaires... Deux cents photos plus tard, rien n'avait échappé à son œil en noir et blanc. Il a isolé les gens pour mieux recréer un collectif. Un collectif très fort dont la prégnance dépasse le territoire du chantier pour forger l'identité de la ville. «*Elle a quelque chose de politique, au sens grecque de représentation de la cité* », indique Arnaud Théval.

Seuls et ensemble

Arnaud Théval a ensuite regroupé ses personnages en une grande image sur fonds blanc. Un travail de collage, par synthèse numérique, a permis de recréer une foule fictive. C'est ainsi que sur la grande photo on peut voir deux fois certains personnages, de face ou de dos... C'est cette affiche 4x3 reproduite en six exemplaires qui va être exposée en six lieux différents et fréquentés du



Entre atelier Tôlerie 2000 et aire de pré-montage, la première des six photos de groupe d'Arnaud Théval a été découverte hier par Philippe Bouquet-Nadaud, directeur des ressources humaines d'Alstom marine, en présence notamment de Joël Batteux et naturellement de l'artiste et de Sophie Legrandjacques responsable du Service d'art contemporain, à l'origine de cette démarche.

Chantier. La première a été dévoilée vendredi, entre atelier de panneaux plans et aire de pré-montage.

«*Pour produire cette image collective à partir de portraits individuels, il m'a fallu sortir deux fois les gens de leur contexte* explique le photographe : *une première fois, en les arrêtant de travailler et en leur demandant de venir vers moi en marchant, tout simplement. La seconde, en enlevant leur environnement. Et comme ils vont ou viennent de nulle part, l'intrusion soudaine du corps envahit alors la totalité de l'espace* ». Un détournement qui supprime tout décor ou anecdote qui per-

mettrait de rattacher l'individu à un lieu et un temps précis, pour mieux retrouver la vérité dépouillée.

Les gens du chantier pourront retrouver cette photo parmi d'autres clichés d'Arnaud Théval dans le cadre de l'exposition «*Proximités* » qui se tient à partir de ce samedi 27, au Grand Café (1). Dans d'autres pièces sont en effet présentés des panneaux de groupuscules en déplacement. La reconstitution artificielle de ces cellules, avec des «*postures volontairement hésitantes, tient du leurre et du simulacre* », admet le photographe qui s'est livré à un dernier travail de reconstruction. En réunissant une

vingtaine d'anciens des chantiers sur le toit de la base sous-marine, il leur a tiré le portrait, en couleur cette fois. Sans bonnet, ni casquette, le cheveu rare et blanc raconte à son tour un autre bout d'histoire d'ici. Salut les artistes !

Gilles de VILLARS.

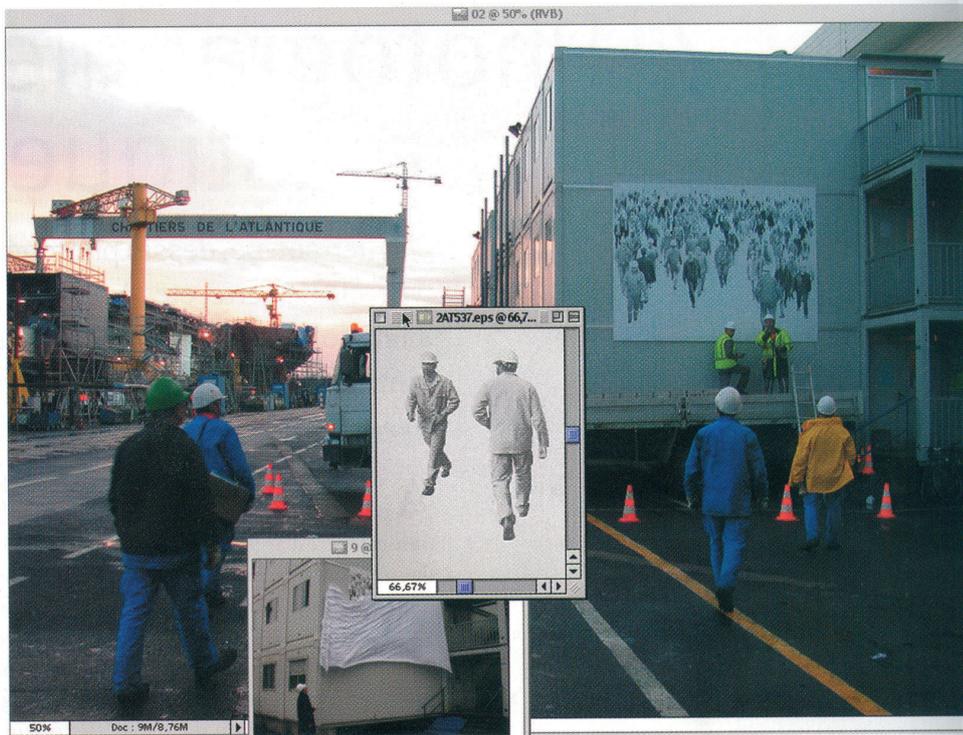
(1) Place des Quatre z'horloges, du 27 janvier au 11 mars, tous les jours sauf lundi et jours fériés, de 14 h à 19 h et de 15 h à 18 h. Entrée libre. Samedi 24 février à 16 h, Arnaud Théval donne rendez-vous aux personnels des Chantiers figurant sur la photo pour une visite spéciale de l'exposition. Réservations au 02 40 22 37 66 (50 places disponibles).

➤ De haut en bas : Arnaud Théval, collage extrait de l'édition *Proximités*, une co-édition Joca Seria-Le Grand Café, 2003, avec un texte d'Emmanuel Hermange, © Arnaud Théval ; George Dupin, revue *Des Actualités* n° 4 : « Un autre paysage » (Jérusalem-Est et la Palestine), texte de Sylvaine Bulle, © George Dupin.

reil photographique n'est plus chez eux un lieu de résistance, vecteur de la rencontre avec l'autre dont il faut emporter l'agrément avant d'enregistrer l'image. La dimension ethnographique de la rencontre n'opère pas esthétiquement dans des images où ils apparaissent parfois eux-mêmes. En revanche, elle apparaît de manière exemplaire dans le travail du Finlandais Pekka Turunen, auprès de qui s'est notamment formé Eskö Männikkö, et dont l'œuvre demeure encore trop peu connue outre-mer Baltique.

Rhétoriques sociales

On pourra également opposer au naturalisme anhistorique de Billingham ou de Goldin, particulièrement représenté sur la scène artistique aujourd'hui, une photographie dite « sociale » qui a vu le jour en Angleterre dans les années 1980, en réaction à la mise à sac de l'État providence par le gouvernement de Margaret Thatcher. Ses instigateurs, aussi divers que Martin Parr, Karen Knorr ou Anna Fox, ont en quelque sorte emprunté au reportage une manière d'être en prise avec des situations sociales données pour y introduire des éléments hétérogènes tels que la mise en scène, le texte, l'artificialité affirmée des couleurs et de la lumière, etc. Autant de modalités de déconstruction de l'image et de ses valeurs inspirées du marxisme aussi bien que de la sémiologie, après qu'un Victor Burgin en eut déjà exploré les ressorts sur le lieu de la photographie dès la fin des années 1960. Mais s'il fallait retenir de cette école anglaise un projet marquant,



ce pourrait être celui que Paul Graham a achevé en 1993 sous le titre de « New Europe ». Hors de tout systématisme et sans autre préoccupation que celle de composer une longue séquence de photographies en couleurs réalisées avec une chambre photographique, il a collecté des signes, des situations qui l'ont retenues pour leur manière obtuse de faire sens. De ses subtiles associations d'objets, de personnages et de sites, servies par une savante esthétique de la métonymie, il ressort une remarquable et sensible description d'un moment historique, celui de l'institution de l'Union européenne et de son espace économique, saisi dans l'infinie particularité de ses métaphores aux dépens de sa portée symbolique.

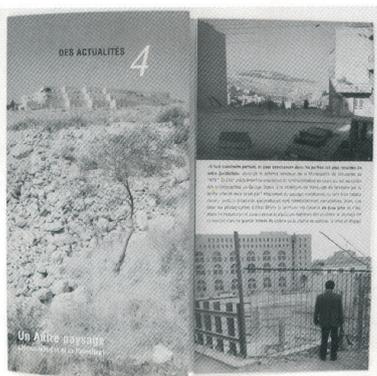
Sur le terrain social, mais loin de tout naturalisme cette fois, la photographie prête également son concours à des projets plus circonscrits, tel celui qu'Arnaud Théval a réalisé dans les Chantiers de l'Atlantique, à Saint-Nazaire, en 2001. À partir d'une réflexion sur la représentation de l'individu social à l'intérieur du groupe, il a composé, avec la collaboration de tous les secteurs de l'entreprise, une large mosaïque de marcheurs : des employés qu'il a photographiés individuellement dans cette posture de face et de dos, afin de composer cette foule de toutes pièces, de l'exposer dans son artificialité même. Placée sur le site en six exemplaires dans un format et selon des critères publicitaires,

la mosaïque devait agir au sein du groupe comme un miroir problématique dans une concurrence discrète avec le tout-venant de la communication visuelle – publicité, figures diverses du groupe dans les magazines, etc. – et en particulier celle qui, au sein de l'entreprise, produit cohésion, distinctions et marques de pouvoir.

Tandis qu'aucune forme d'humanisme ne parvient à transcender la crise des valeurs qui touche le monde occidental, la notion de post-humanité tend à occuper le centre du débat, voyant au service de sa cause nombre de productions artistiques, et notamment en matière de photographie, outre les œuvres de Cindy Sherman, une masse importante de travaux où les retouches numériques de l'image valent pour autant de transfiguration du corps (Orlan, Nancy Burson, Aziz + Cucher, Simon Costin, etc.) ; travaux qui ont eux-mêmes incité certains critiques à avancer la notion de post-photographie. « En art comme en société, écrivait Rainer Rochlitz, définir une situation inédite est moins facile que signaler par un "post-" la désuétude d'une époque ou d'un appareil conceptuel qui étaient devenus familiers et commodes. »

Aussi, pour ma part, je scrute le souvenir du spectre celui d'une figure anonyme, noire, aperçue il y a peu dans l'atelier de Paul Pourvrau, son image couchée sur un lit hésitant entre Histoire et Vanité.

EMMANUEL HERMANGE



Cinq installations d'Arnaud Théval dans la ville

1 Un mur céleste à la Harlière

Le photographe Arnaud Théval fait partie des artistes sollicités par l'agence culturelle de Saint-Herblain pour participer au projet Passe-Partout, lequel invite les Herblinois à une exploration et une relecture de leur ville. Cet article est le premier d'une série de trois, qui propose un arrêt dans les cinq lieux où Arnaud a choisi de poser ses images.

L'image installée dans le quartier de la Harlière-Bellevue est composée de plusieurs lignes horizontales. Des lignes obliques coupent et équilibrent cette horizontalité. Ce sont celles dessinées sur les pantalons de survêtement des deux jeunes personnes représentées. Ce sont aussi les lignes des deux corps debout, corps qui forment une pyramide ayant pour base les chaussures des personnes et pour sommet la casquette de l'une d'entre elles, dont la tête cache celle de l'autre, si bien que les visages se confondent et que l'on peut voir un seul individu doté de quatre jambes.

Le mur a été nettoyé, sans doute pour effacer quelques graffitis, ce qui lui donne l'aspect d'un ciel où flottent des cumulus. La clarté du ciel est semblable à celle des baskets de la personne à gauche sur l'image, alors que la couleur foncée du sol est



Arnaud Théval : « Mettre une image dans un lieu, c'est prendre le risque de la parole ».

proche de celle des baskets du jeune homme de droite, celui à la casquette. Ce dernier a les pieds enracinés dans la terre.

Il peut ainsi recevoir la poussée de son vis-à-vis, qui, en extension, effleure à peine le sol de la pointe de ses chaussures.

Si la photo avait été en noir et blanc, elle ne se serait pas aussi bien fondue dans l'environnement, et les



contrastes en auraient été soulignés, renforçant la violence des oppositions. Ici les oppositions (lignes horizontales/lignes obliques, sombre/clair, sol/mur, terre/ciel, donner/recevoir) se résolvent, et s'annihilent dans l'unité d'une image aux couleurs douces, aux tons ténus, tout comme les lignes des corps des deux jeunes garçons se rejoignent en un même visage.

Les installations d'Arnaud Théval demeureront sur le territoire jusqu'au 31 mai.

Par ailleurs, avec trois de ses complices, il expose à Terminus 3, 3 rue Gustave-Eiffel.

Exposition ouverte du vendredi 15 mars au dimanche 21 avril, mercredi, vendredi, samedi, dimanche de 15 h à 19 h. Entrée libre.

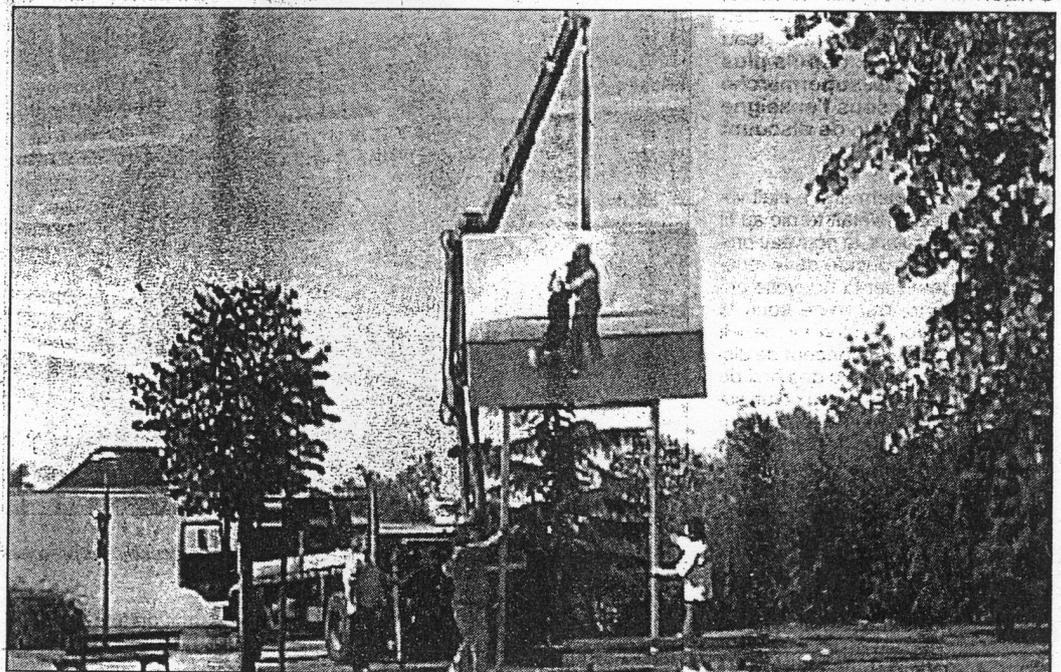
Des images fondues dans les lieux

Arnaud Théval a été sollicité par l'agence culturelle de Saint-Herblain qui, dans le cadre du projet Passe Partout, invite les Herblinois à porter un regard neuf sur la ville. Durant quatre mois, par le biais d'une visite ou au hasard d'une promenade, ces derniers ont pu découvrir les images d'Arnaud, installées en cinq endroits de la ville. Elles ont été retirées à la fin du mois dernier. Une parole s'est exilée, dont l'écho demeure.

Il était inscrit dans le devenir de ces images qu'elles ne resteraient pas dans le lieu, le moment de l'installation portait en germe celui de l'enlèvement. L'artiste avait pris en compte, dans son travail, le caractère provisoire de ses installations. Il n'en reste pas moins que l'enlèvement de ses panneaux a pu être ressenti comme un arrachement. Les images s'étaient acclimatées, familiarisées à leur environnement, si bien que l'enlèvement des panneaux peut être perçu comme leur ravissement à un lieu auquel elles s'étaient attachées, et comme la dissolution d'un lien tissé au fil de quatre mois.

Un livre comme témoin

Mais cette durée, si elle est celle de l'accoutumance, de l'incorporation, peut être aussi celle de l'effacement. L'écueil étant que le degré de familiarisation de l'image à son lieu atteigne un niveau tel que celle-ci en vienne à ne plus remplir son rôle, qu'elle perde son caractère réactif et provocant. Si l'image se fonde trop dans son environnement, elle risque



L'enlèvement des panneaux d'Arnaud Théval, disséminés en cinq endroits de la ville, a pu être ressenti comme un arrachement.

de se dissoudre en lui. Cet effacement en appel alors un autre : il est temps pour l'image de quitter le lieu.

Néanmoins, si l'image ne se trouve plus matériellement dans le lieu, celui-ci n'est pas comme si elle n'avait jamais été. En effet, l'image a laissé sa marque dans les esprits et a modifié, à différents niveaux et plus ou moins intensément, la perception que les gens ont du lieu.

Arnaud Théval se rendait fréquemment aux endroits où séjournaient ses images. Il discutait avec les habitants, la conversation engagée avec eux était en quelque sorte le prolongement de celle amorcée par les images elle-même. Les images enlevées, on a le sentiment qu'une certaine parole s'est retirée, s'est exilée, abandonnant sa terre d'origine. Mais cette page tournée,

une autre s'ouvre au regard, qui tire sa substance et son sens de la première.

En effet, le projet d'Arnaud Théval trouvera à se prolonger dans un livre, lequel témoignera, en outre, des autres réalisations artistiques menées dans le cadre de Passe-Partout. Ce projet résonnera également dans les esprits de tous ceux qui, de près ou de loin, l'auront côtoyé.



A Slight Wavering, 2005. All images courtesy: the artist

ARNAUD THÉVAL

STEPHEN WRIGHT

It is a largely uncontested axiom of contemporary visual art that it be visible, indeed that it enjoy the highest coefficient of artistic visibility possible, particularly if it is to have the sort of perception-disruptive qualities associated with socially or politically motivated art. Arnaud Théval is one of a growing number of young French artists who have come to doubt this virtual self-evidence, postulating that there may be regimes of visibility better suited than art to opening our eyes on to the real. Over the past few years, the Nantes-based photographer has developed a body of work in the conflict-ridden spaces – or what he calls the ‘polemical’ spaces – of suburbia, making them both his central subject matter and his field of intervention.

Although informed by art-specific skills and comprising large-format images, often held high above the ground on metal posts in pre-eminent spots in the urban landscape, the work bears no indication whatsoever as to its status as art. While indeterminacy is a signature characteristic of virtually all contemporary photography, in Théval’s work this indeterminacy somehow seeps from the subject matter into the urban environment that frames it. The images are thus doubly ‘anxious’, to use Harold Rosenberg’s term, awaiting a decision or gesture from those who see them in order to validate their meaning, and even more so to determine their status – for Théval ensures that nothing allows passers-by to foresee that what they are seeing is art.



The Dirt Pile, 2002. Below: Lines of Desire, 2002

So what do they see? 'Under the Sun' (2002) was a site-specific series produced in the security camera-saturated town of Saint-Herblain, near Nantes. Next to a pile of earth obstructing a roadside entrance to a park stands an image of someone climbing up this same pile of earth. It would only occur to an art buff to see *The Dirt Pile* as depicting an arte povera-style sculpture; inhabitants would know that it was their municipal council that had the earth put there to keep travelling people and their caravans out, thereby effectively blocking park access to anyone not prepared to follow the example of the man in the photograph. Though not all the works in the series play on this oscillating relationship between image and location, all are attentive to how people appropriate space in subtle defiance of the conventions and designs of urban planning. In the parking lot of a shopping mall, next to an obviously impromptu footpath – a trace of a sort of 'second nature' in the image-laden landscape – the artist placed *Lines of Desire*, a black-and-white shot of a man going down that same path at night. Here again, while the flash photography and the man's gesture of hiding his face behind his hands might conjure up the work of Weegee for a connoisseur, Théval's point is to insert images without 'qualities' (that is, not easily qualified) into nondescript landscapes in order to trigger the advent of an unframed, unforeseen visual encounter.

In a recent series, 'Class Portraits' (2005), Théval shifted his attention from the conventions of topological space to those of interactive space – those governing the century-old genre of school class portraits. Rather than taking on the highly directive role of the school photographer, Théval set out to investigate the extent to which his subjects (French secondary school students) had inculcated those conventions, or were prepared to challenge them. In *A Slight Wavering* (subsequently installed as a billboard poster in front of the school) a group of students can be seen standing around in a circle wrangling over the composition of their upcoming class portrait. As it turns out, consensus proved elusive and no portrait was ever shot; ultimately, it was only in the anxious and ephemeral moment of deliberation that a sort of community can be seen coming

together, only to dissipate a moment after the shot was snapped. The image depicts that tenuous moment between the quest for a common bond and the failure to achieve it – the predicament of any constituent community. By showing the failure of consensus, such images reveal the powerful role of dissension in producing visual meaning.

STEPHEN WRIGHT IS A WRITER AND THEORIST OF ART-RELATED PRACTICE BASED IN BREST

